



# UNIVERSITE D'ABOMEY-CALAVI

\*.\*.\*.\*.\*.\*.\*

FACULTE DES LETTRES ARTS ET SCIENCES HUMAINES

\*.\*.\*.\*.\*.\*.\*

ECOLE DOCTORALE PLURIDISCIPLINAIRE

\*.\*.\*.\*.\*.\*.\*

MEMOIRE POUR L'OBTENTION DU DIPLOME D'ETUDES APPROFONDIES (D. E. A)

Filière : **PHILOSOPHIE**

Thème

*SOS Villages d'Enfants : une  
matérialisation de la philosophie du  
Bien chez Hermann GMEINER*

Réalisé et soutenu par :

*René AZAGBA DOTOFONTON*

Président et Rapporteur de jury:

*Prof. Albert Jovite NOUHOUAYI*

Examineurs :

*Dr Paulin HOUNSOUNON-TOLIN*

*Maître de Conférences du CAMES*

*Dr Vincent AYENA*

*Maître Assistant du CAMES*

Sous la Direction de :

*Prof. Albert Jovite NOUHOUAYI*

Date de soutenance :

*Vendredi, 19 septembre 2014*

Note : 16 / 20

Mention : Très-bien

*Année académique : 2013 – 2014*

A

Tous les hommes et à toutes les femmes de Cœur et de Raison qui ont œuvré et qui continuent d'agir pour la protection et la promotion des droits de l'Enfant!

## REMERCIEMENTS

Si ce travail est devenu aujourd'hui réalité, ce n'est ni par notre force ni par notre intelligence, mais c'est grâce à la sollicitude de chacun et chacune de vous. Nous vous en savons gré et restons bien redevable à vous :

- Professeur Albert J. NOUHOUAYI, pour vos enseignements et directives de haute qualité, votre générosité et votre patience ;
- Professeur Paulin J. HOUNTONDJI, pour vos enseignements de valeur inestimable;
- Professeur Ascension BOGNIAHO, pour votre soutien réconfortant ;
- Monsieur Paulin HOUNSOUNON-TOLIN, pour vos conseils ;
- Madame Vania ASENOVA BAMISSO, Directrice Régionale de SOS Villages d'Enfants Afrique Centrale et de l'Ouest, pour votre soutien permanent ;
- Monsieur Salimane ISSIFOU, Directeur National de SOS Villages d'Enfants Bénin pour votre apport capital en matière de documentation de base ;
- Monsieur Jérôme AZAGBA, pour la traduction française de l'opuscule Impressions – Pensées – Confessions;
- Monsieur Vincent AYENA, pour votre disponibilité et votre précieux accompagnement de tous les instants;
- Messieurs Gervais KISSEZOUNON et Bienvenu ANTONIO, pour vos exhortations et pertinents conseils ;
- Professeurs de la FLASH et de l'Ecole Doctorale Pluridisciplinaire, pour vos différentes contributions à notre formation ;
- Monsieur Akim E. LAWANI, pour la relecture du document;
- Justine OLOU WOROU, notre épouse pour votre soutien indéfectible ;
- Parents et amis, pour votre soutien et vos encouragements ;

- Madame Josette COPPE, pour nous avoir facilité l'acquisition de certains ouvrages-clés en philosophie sociale ;
- Madame Lydie DUMAIRE et Monsieur Louis DUVIVIER, pour vos pertinentes idées au cours de nos débats philosophiques.
- Madame Léa Germaine Bignon GOUNOU épouse DJODJOUHOUIN, pour votre sollicitude ;
- Mademoiselle Natacha AGUIAR, pour votre contribution.
- Messieurs Georges KODA et Richard A. WATCHINOU, pour votre appui.

# SOMMAIRE

SOMMAIRE :.....	5
RESUME:.....	6
ABSTRACT :.....	7
INTRODUCTION:.....	8
PREMIERE PARTIE : Vie de Gmeiner et clarification terminologique.....	12
Chapitre 1 : Un homme, une histoire.....	13
Chapitre 2 : Clarification terminologique.....	33
DEUXIEME PARTIE : La pensée de Gmeiner.....	42
Chapitre 3: Les fondements du bien chez Gmeiner.....	43
Chapitre 4 : L'expression d'une parentalité universelle.....	55
TROISIEME PARTIE : SOS Villages d'Enfants sous un jour nouveau.....	68
Chapitre 5 : Remarques critiques .....	69
Chapitre 6 : La politique du programme et son futur.....	76
CONCLUSION.....	86
REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES .....	89
TABLE DES MATIERES :.....	95

## RESUME

**Mots clés : Enfant - Droits – Bien – Coopération – Développement – Paix.**

Grâce à nos fonctions au sein de l'organisation SOS Villages d'Enfants Bénin, nous avons découvert Hermann Gmeiner (1919-1986), un humaniste de la plèbe autrichienne. Ses idées philosophiques empreintes de morale nous ont accroché et nous avons jugé opportun de réfléchir sur le thème « SOS Villages d'Enfants : une matérialisation de la philosophie du Bien chez Hermann Gmeiner ». Nous avons traité ce sujet à partir de l'hypothèse : si le Bien est la préoccupation fondamentale de tout être humain, c'est la prise de conscience du mal comme réalité inhérente à la nature humaine qui rend possible sa réalisation. Ce choix est fait pour aider le grand public intellectuel à avoir une compréhension objective de ce qu'est et fait SOS Villages d'Enfants ; notre souci est également de décider davantage d'esprits généreux à soutenir la réforme actuelle de cette organisation. En effet, c'est en prenant conscience du mal qu'il a vécu dans son enfance, sa jeunesse, pendant et après les guerres qu'Hermann Gmeiner s'est engagé à restituer aux enfants et adolescents dans le cas, leurs droits à une prise en charge parentale.

Avec quelques amis, il a donc créé en 1949 les « Societas Socialis » : organisations sociales pour permettre à des femmes esseulées de reconstituer chacune une famille où des enfants qui ont perdu la prise en charge parentale puissent grandir harmonieusement et participer à leur propre développement. Or SOS villages d'Enfants ayant opéré la prise en charge de type familial et à long terme pendant six décennies à travers le monde, s'est rendu à l'évidence que les résultats obtenus ne rendent pas bien compte des investissements onéreux consentis dans ce cadre. L'heure est donc à la reconnaissance objective des forces et faiblesses de cette organisation. C'est ce qui explique le démarrage de la politique du programme SOS Villages d'Enfants depuis 2010, réforme à laquelle participe le Bénin en tant que l'un des pays pilotes. Désormais SOS Villages d'Enfants passe de l'approche humanitaire à l'approche coopération au développement. Il n'y aura plus donc de projet clé en main. Cela implique une coopération en vue du développement humain durable pour une société de paix. Et chaque concitoyen doit y jouer sa partition.

## **Abstract**

**Keywords: Children - Rights - Well - Cooperation - Development - Peace.**

With our functions within the organization SOS Children's Villages Benin, we discovered Hermann Gmeiner (1919-1986), a humanist of the Austrian populace. We were impressed by his philosophical ideas marked by moral and we think it is appropriate to consider this through our theme "SOS Children's Villages: a materialization of the philosophy of Good in Hermann Gmeiner." We have dealt with this subject from the assumption that although the Good is the fundamental concern of every human being, it is the awareness of Evil as inherent in human nature that makes Good realization possible. This choice is made to help the general intellectual public to have an objective understanding of what is and SOS Children's Villages; our concern is to help more generous spirits to decide to support the ongoing reform of the organization. Indeed, it is becoming aware of the evil he went through in his childhood, his youth, during and after the wars, that Hermann Gmeiner has been committed to give children and adolescents in the same situation, their rights to parental care.

With some friends, he so created in 1949 the "Societal Socialis": social organizations to enable lonely women reconstruct each family where children who have lost parental care may grow in harmony and participate in their own development. Therefore, SOS Children's Villages, which have been operating in supporting long-term family care type during six decades around the world, have come to the evidence that the results do not capture the expensive investments. Now this is the time of the objective recognition of the strengths and weaknesses of this organization. That was since 2010, the starting point of the SOS Children's Villages Program Policy, reform which Benin implemented as one of the pilot countries. Henceforth SOS Children's Villages is moving from the humanitarian approach to the cooperation-development approach. Therefore, there will not be any on-the-road project. This involves cooperation for sustainable human development for a peaceful society. And each fellow must play his part.

## INTRODUCTION

L'idée de philosophie sociale était généralement confondue avec celle de la sociologie. Or l'un des centres d'intérêt de la réflexion philosophique se situe au niveau de la qualité des liens que tisse l'homme avec l'homme pour mériter ou non son acceptation dans le groupe social où il vit. C'est dans la mesure où les liens établis entre les individus d'un groupe social sont sécurisants, tendres et empreints d'empathie que l'on peut penser à une vie heureuse et pacifique. Être bien en soi et avec son environnement dans toutes ses dimensions, telle doit être l'ambition de chacun en ce monde ! L'homme en soi est bon grâce à la raison, mais son caractère sensible le tire vers les penchants, le désir, l'égoïsme. En effet, dès que l'homme peut faire usage de sa liberté, il entre en conflit avec sa nature et se laisse aller au mal. Seul l'être rationnel pense ses actes et s'oriente vers la moralité, le devoir et le bien.

Aussi la notion de bien qui se trouve naturellement aux antipodes de celle du mal devient-elle complexe voire inextricable lorsqu'on l'examine particulièrement sous l'angle de sa dimension sociale. Il s'agit là du point nodal de notre préoccupation qui, de notre point de vue, trouve une esquisse de réponse originale à travers les idées d'Hermann Gmeiner. En effet, cet Autrichien de la plèbe, pourrions-nous dire, a fait un miracle au lendemain de la deuxième guerre mondiale. Après avoir *pris conscience* de la misère ambiante subséquente à cette tragédie humaine, il a montré la voie simple mais sûre du Bien. Selon lui, le bien ne se raconte pas, mais il se pratique, se matérialise dans des faits et se cristallise dans une marque. Les faits de l'homme relèvent de l'action, de la praxis et la marque renforce voire pérennise ce qui est pensé et projeté du dedans vers le dehors à travers des actes. Hermann

Gmeiner croit fermement en la capacité de l'homme à faire le bien, quand bien même il constate malheureusement la propension de l'humain à aller vers le mal et à le commettre. Pourtant il n'est pas difficile de faire le bien ! Selon lui, c'est une question de foi, d'amour et de raison. Et l'homme mu par la volonté d'être bon peut choisir, sinon doit se laisser guider librement par ces trois forces.

Mu par cette conviction, Hermann Gmeiner a fondé en 1949 à partir de peu (six cents schilling, l'équivalent de quarante dollars américains), les « *Societas Socialis* », sociétés ou organisations sociales connues mondialement sous l'appellation de Village d'Enfants SOS. Selon Gmeiner, le monde moderne est confronté à une crise généralisée de la conscience sociale. A partir de l'expérience de sa famille, il a développé sa vision du monde et du Bien. L'originalité de sa pensée a retenu notre attention face à la réalité d'un monde en désarroi. Certes, le père des « *Societas Socialis* » n'est pas connu dans l'arène philosophique. Cependant ses idées nous ont paru intéressantes à partager pour une amélioration du comportement de l'Homme envers l'Homme au sein de la société en général et de l'adulte envers l'enfant en particulier.

C'est pourquoi nous avons choisi d'examiner sa vision du monde et de la société à travers le thème : ***SOS Villages d'Enfants : une matérialisation de la philosophie du Bien chez Hermann Gmeiner.***

Déjà, à l'âge de cinq ans, Hermann Gmeiner avait reçu en même temps que ses frères et sœurs une consigne de leur mère «*Demeurez bons, les enfants !* »<sup>1</sup>. Cette consigne a suscité plus tard chez lui toute une réflexion sur les conditions de réalisation du Bien : « ... *Durant toute ma jeunesse, les questions suivantes me préoccupaient : comment demeure-t-on bon ? Comment devient-on bon ? Qu'est-ce que le Bien ? Comment fait-on le Bien ? J'avais parfois peur de ne pas être bon. Je m'imaginai parfois que je constituais un obstacle pour moi-même à travers ma volonté d'être bon. Je craignais parfois que la bonté ne fût rien d'autre qu'une conduite bien adoptée qui plaît aux autres et qui finalement se révélerait toutefois*

---

<sup>1</sup> GMEINER (H.), *Impressions – Pensées – Confessions*, Editions SOS-Kdi, Munich, 1993, P 14.

*comme une attitude hypocrite. Mais au sujet de la bonté, j'avais surtout une vague idée à savoir qu'une bonté digne du nom était une contribution effective à la vie, une bienveillance qui pouvait être semée et récoltée comme du grain et servir à la civilisation du genre humain »<sup>2</sup>.*

Toute la problématique de notre sujet se situe au niveau de cette réflexion d'Hermann Gmeiner et le souci de mener à bout notre travail nous a permis de formuler l'hypothèse suivante : *si le Bien est la préoccupation fondamentale de tout être humain, c'est la prise de conscience du mal comme réalité inhérente à la nature humaine qui rend possible sa réalisation.*

C'est pourquoi nous avons estimé juste et opportun de partager les idées de Gmeiner sur comment penser et réaliser le Bien. Cette démarche de notre point de vue contribuerait à toucher beaucoup plus d'esprits généreux potentiels et à les mobiliser pour la cause de la préparation d'une bonne relève sociale.

L'enfant, dit-on, est le père de l'homme. Mais si l'enfance et l'adolescence ne sont pas bien suivies, nos sociétés seront-elles en droit d'espérer la sécurité, la paix, l'harmonie, la prospérité et la richesse ? En d'autres termes, les sociétés humaines pourraient-elles connaître le Bien ? D'où la nécessité de *la bonne éducation* de chacun et de tous.

Dans l'optique de vérifier notre hypothèse et d'atteindre notre objectif fondamental - celui de propager l'idée d'une philosophie sociale fondée sur la matérialisation du Bien, nous avons procédé à une revue de littérature sur les théories du bien et du mal, puis nous avons exploité trois opuscules authentiques d'Hermann Gmeiner ainsi que plusieurs autres ouvrages généraux. L'un de ces documents a été traduit de l'allemand en français sur notre demande. Cette traduction a été passée au peigne fin par d'autres spécialistes de la langue germanique. Des échanges avec plusieurs personnes ressources appartenant à la haute sphère de l'organisation SOS Villages d'Enfants ont éclairé davantage notre réflexion.

---

<sup>2</sup> Ibidem.

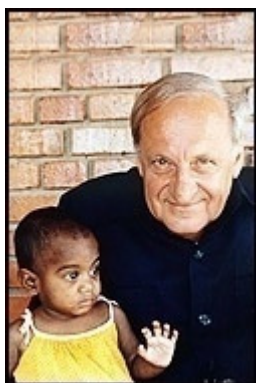
Ainsi notre travail s'articule-t-il en trois parties structurées chacune en deux chapitres. Il convient de mentionner que dans l'introduction, le problème a été posé et l'on peut constater que l'homme redoutant la réalité de sa finitude, s'illusionne et s'engage dans une quête effrénée du bonheur sans se soucier du chemin qui y conduit, celui du Bien. Au-delà de l'introduction, la première partie intitulée vie de Gmeiner et clarification terminologique nous permet de présenter le référentiel. La seconde partie centrée sur la pensée de Gmeiner porte sur l'exposé analytique des fondements du Bien chez Gmeiner. La troisième partie de notre texte aborde les remarques critiques et le futur du projet gmeinerien. La conclusion fait le point de la réflexion et permet au lecteur de découvrir dans sa triple dimension, le père universel des enfants en détresse: un messie de l'enfance malheureuse, un pragmatiste du développement humain durable, un apôtre de la paix sociale.

**PREMIERE PARTIE : VIE DE GMEINER  
ET CLARIFICATION TERMINOLOGIQUE**

## Chapitre 1 : Un homme, une histoire.

### 1.1. Un pur produit de la paysannerie du Vorarlberg.

L'Autriche considérée comme l'un des pays instigateurs de la seconde guerre mondiale avait été annexée par l'Allemagne nazie et avait combattu aux côtés de cette dernière. Après un succès éclatant pendant les trois premières années, l'Allemagne et ses alliés commencèrent à essuyer des revers suite à leur défaite à Stalingrad en Union soviétique. Cet échec a entraîné la séparation de l'Allemagne et de l'Autriche par la Grande Bretagne, la France, la Russie et les USA sortis vainqueurs de cette guerre. Les nombreux bombardements ont eu pour conséquences : des milliers de morts, le manque de logement, des familles disloquées, la famine et la misère. Signalons au passage que l'Autriche comprend neuf (9) provinces ou Länder : le Burgenland, la Carinthie, la Basse-Autriche, le Salzbourg, la Styrie, le Tyrol, la Haute-Autriche, Vienne et le Vorarlberg. Dans la seule province du Tyrol dont est originaire Hermann Gmeiner, il a été dénombré : 15 000 morts, 2 360 portés disparus, 6080 handicapés physiques, 2 654 veuves, 4 670 enfants ayant perdu un parent, 102 orphelins-complets.



Aussi 32250 soldats tyroliens revenus de guerre ont-ils constaté un changement de mentalité au sein de leurs familles respectives. Ainsi l'accroissement des conflits conjugaux a conduit à des divorces. Il s'en est suivi la délinquance juvénile, la prostitution, l'abandon de près des deux tiers (2/3) des enfants de Tyrol dans cette période. Un autre constat fait, c'est le caractère dérisoire du modèle de placement dans les familles d'accueil contre rémunération.

Mais d'où vient Hermann Gmeiner pour s'intéresser à cette situation ? Et qui est-il en réalité ? En effet, il avait cinq ans lorsque sa mère décéda. Il a donc vécu lui-même le désastre que connaît un enfant qui a perdu sa mère. Le souvenir vague des circonstances de la disparition de sa mère lui a permis d'écrire plus tard dans son journal intime : « *Après la naissance de son neuvième enfant, mon frère Anton, ma*

*mère devint gravement malade. Quelques heures avant sa mort, on nous conduisit à son lit de mort. Mon père était à son chevet. Mais il sortit aussitôt. Mes frères et sœurs aînés avaient pleuré. Nous, les plus petits, ne savions pas encore ce qu'est la mort.*

*Ma mère disait : « tenez bon, les enfants » ! Puis l'infirmière nous invita à sortir à tour de rôle. A partir de ce moment, je n'ai plus vu ma mère. Mais elle continue de vivre pour toujours dans mon souvenir. Ce qu'elle nous a appris et laissé dans sa vie antérieure vaut plus que les enseignements et les écoles de ma vie »<sup>3</sup>. Ce qui a été le vrai déclencheur du Bien chez lui, c'est en fait sa prise de conscience de son statut d'orphelin de mère dès l'âge de cinq ans. Quoique partiel, ce statut l'a marqué tant et si fort qu'il écrivit plus tard : « les villages d'enfants SOS doivent leur existence à ma mère »<sup>4</sup>. Car il avait vécu les réalités traumatisantes de la perte de sa mère biologique. Sa prise de position a été renforcée puis rendue décisive du fait qu'il a vécu également la guerre et ses avatars, d'où il a goûté et par empathie à la saveur corrosive du mal que peuvent créer l'absence, l'invalidité, l'indigence, l'incapacité et / ou la démission parentales. Pour lui, la négligence de la gestion de l'enfance et de l'adolescence constitue une porte largement ouverte à l'installation de l'insécurité et donc à la perturbation de la paix sociale. Aussi affirmera-t-il plus loin « C'est pour cette raison que je sais très exactement ce que signifie la mère pour l'enfant de cinq ans. Pour lui, la mère est le cœur du monde. Elle est à l'origine de l'existence. L'enfant forme avec elle une unité qui ne sera dissoute ou ne pourra être complètement détruite qu'avec un danger pour sa vie...Je sais et je sens ce à quoi cela ressemble dans l'esprit d'un enfant qui a perdu sa mère. Et il n'y a vraisemblablement aucune expression qui pourrait décrire cette situation dans laquelle se trouve cet enfant. Nous nous contentons d'en dire que le monde a littéralement détruit la vie de cet enfant. Il lui paraissait tel qu'il le savait, qu'un nouveau jour s'est levé, mais un jour sur lequel le soleil ne se lèvera pas. Il lui*

---

<sup>3</sup> GMEINER (H.), *Impressions, Pensées, Confessions*, Edition SOS-Kinderdorf International, 1993, P44.

<sup>4</sup> Op. Cit. p 4.

*semblait que l'air était comprimé dans les chambres ou que le feu dans une poêle ne serait pas en mesure de contrer le froid provenant de l'extérieur*<sup>5</sup> ». Cette idée de Gmeiner traduit combien la mère, la vraie mère, celle qui a porté en son sein le fœtus, le bébé, jusqu'à lui donner la vie un jour, est irremplaçable.

Le père d'Hermann avait laissé à leur mère, femme exemplaire, le soin de les éduquer, ses sœurs, ses frères et lui. Car ses travaux champêtres ne lui en laissaient pas le temps. L'opinion publique pourrait se croire en présence d'un papa démissionnaire ou négligent sur ce point, mais loin s'en faut, car Hermann devrait rectifier peu après en écrivant : *« Pour moi, c'était un homme calme, qui luttait dans les champs en plein air en accomplissant un pénible travail pour le bien-être de notre hameau en sapin...Nous l'aimions. Nous l'aimions autrement que notre mère. Et après la mort de notre mère, nous aimions encore plus tendrement notre père. Il était un vaillant frère au même destin plongé dans la souffrance. Il souffrait avec nous »*<sup>6</sup>. Cette démarche d'Hermann Gmeiner induit qu'il portait de bonne heure les germes d'un homme de justice qui sait rendre à chaque parent l'hommage qui lui est dû. Par ailleurs, il est lisible à travers ces lignes combien l'amour est source de cohésion familiale et sociale.

Lors d'une émission à la télévision, il fut demandé à Hermann Gmeiner les principes pédagogiques de SOS Villages d'Enfants. Alors il posa la question suivante : « De quoi a besoin un enfant qui "tombe hors du nid" »? Sans attendre, il répondit lui-même en levant quatre doigts tout en les comptant délibérément : un enfant a besoin d'une mère, de frères et sœurs, d'une chambre dans une maison et de la communauté d'un village. Ce sont ces principes qui prévalent jusqu'aujourd'hui. SOS Villages d'Enfants connut par la suite un développement considérable à travers le monde. Les autres types de villages d'enfants disparurent les uns après les autres. Hermann Gmeiner trouva qu'il était important de constituer une fédération d'associations qui épousaient ses principes. Ainsi, après la création du premier village

---

<sup>5</sup> Ibid.

<sup>6</sup> Ibid.

en 1949 à Imst en Autriche, la fédération internationale des Villages d'Enfants SOS (SOS-Kinderdorf International) fut-elle établie en 1960 avec Hansheinz Reinprecht comme Secrétaire Général et Hermann Gmeiner comme président. A l'époque, des voix s'élevaient pour chercher à comprendre pourquoi Hermann Gmeiner avait préféré les femmes célibataires sans enfants aux couples vivant avec leurs enfants. La raison est que depuis l'expérience d'Auguste Hermann Francke, aucun progrès n'avait été noté dans ce sens. Certes, il existe des couples de parents capables de fonder des familles de remplacement, mais leur nombre est limité. Ceux-là pourraient généralement être plus attirés par les avantages matériels, ce qui leur ferait oublier l'altruisme nécessaire à une telle mission.

Aussi Richard Meister, ex-président de l'académie des sciences d'Autriche dans les années 60 va-t-il faire une mise en garde contre la « famille-éprouvette » dont l'apparente authenticité ne peut être sauvegardée qu'au détriment des enfants. En effet, les couples même compétents, constituent des groupes d'intérêt qui pourront être amenés à s'opposer au respect strict des intérêts des enfants non biologiques. Le mari, exerçant sa fonction à l'extérieur, ne participera pas à l'éducation des enfants; il voudra partager son revenu avec son épouse; il y aura la création d'une communauté d'intérêt à part, ce qui est le contraire de la gestion familiale de SOS. La naissance d'un enfant du couple entraînera sans doute de la discrimination par rapport aux enfants SOS.

Mais le Village d'Enfants SOS n'est pas une panacée. Il ne peut se substituer aux établissements spécialisés dans la prise en charge des enfants malades ou handicapés. C'est la raison pour laquelle l'admission au VESOS dépend du degré de difficulté de l'enfant et de ses besoins en matière d'éducation. De nos jours, SOS Villages d'Enfants ne rejette pas les enfants handicapés. Il essaie d'orienter chaque enfant concerné vers les structures spécialisées selon son handicap et contribue à la prise en charge de ces enfants à besoins spécifiques selon ses moyens.

Mais comment s'explique l'option d'Hermann Gmeiner ?

## 1.2. La prise de conscience

Hermann Gmeiner n'est pas l'homme à perdre le temps dans les discussions visant à retarder la prise de décision et l'action. S'il s'était laissé aller à des spéculations de l'esprit, il n'aurait peut-être pas réalisé son œuvre de sauvetage des enfants en détresse. Fort heureusement, il ne s'est jamais mêlé de la politique politicienne si ce n'est qu'il a été très tôt impliqué dans la guerre ; ce qui a plutôt contribué chez lui à une meilleure prise de conscience de la détresse qui découle des conflits armés. Un parlementaire à sa place aurait développé beaucoup d'idées assorties de promesses irréalistes. Un autre homme, fut-il d'Etat, aurait choisi de mettre sa priorité ailleurs et non sur la cause des enfants en détresse. Mais qu'est-ce donc que la prise de conscience ?

Il n'y a d'action véritable que celle résultant de la décision qui est émanation d'un choc, c'est-à-dire, le déclic, le déclencheur. En effet, c'est à partir du moment où l'individu se sent en situation de choc que commence sa prise de conscience. Mais avant de donner la définition de la prise de conscience, nous allons emprunter à Vladimir Jankélévitch ce qu'il entend par conscience : « *Cet orphelin vêtu de noir en qui le philosophe nous invite à reconnaître la solitude, on nous permettra de l'appeler **conscience**. La conscience est un dialogue sans interlocuteur, un dialogue à voix basse, qui en vérité est un monologue. Et quel nom donner à ce double qui partout me tient compagnie me suivant ou me précédant, et pourtant me laisse seul avec moi-même ? Quel nom donner à celui qui est ensemble avec moi-même et un autre et qui n'est pourtant pas l'alter ego, l'allos autos aristotélien ? Qui est toujours présent, partout absent, omniprésent, omni absent. Car le moi n'échappe jamais à ce tête-à-tête avec soi. Cet objet-sujet qui me regarde de son regard absent, on ne peut l'appeler que d'un nom à la fois intime et impersonnel : « la conscience ! »<sup>7</sup>.*

Selon Marthe Marandola et Geneviève Lefebvre-Decaudin, la prise de conscience est « *cet étrange phénomène, étonnant et mystérieux, tout le monde le*

---

<sup>7</sup> JANKÉLEVITCH (V), *Le paradoxe de la morale*, Seuil, Paris, 1981, P 13.

*connaît ou l'a connu : tout à coup saisir la solution d'un problème alors que nous y pensons moins voire plus du tout. Appréhender ce que nous avons à faire. Entendre un mot résonner différemment à nos oreilles. Réaliser une situation. Avoir les yeux qui s'ouvrent. Se rendre compte. Solutionner. Comprendre ! Soudain, c'est la prise de conscience »<sup>8</sup>.*

Un exemple de confirmation de ce phénomène nous renvoie à l'historique exclamation d'Archimède : « Eurêka (j'ai trouvé) ! » s'était-il écrié. Ce cri traduisait la découverte de façon inattendue d'une solution qu'il cherchait et ne savait comment la trouver. En effet, s'étant plongé dans sa baignoire pleine d'eau, il eut soudain l'idée que le volume d'eau qui s'en était échappée correspond au volume de son corps. Ainsi pouvait-il expliquer aisément à Hiéron que la quantité d'argent mélangée à de l'or équivalait à la quantité d'or arrachée au lingot qu'il a initialement remis pour la fabrication de sa couronne. Ce qu'il nous apparaît important de retenir de ce phénomène, c'est que l'« Eurêka » d'Archimède signifiait à la fois compréhension soudaine et résolution du problème pendant qu'on est occupé à tout autre chose. C'est la prise de conscience d'un problème important alors que nous sommes en train de faire les courses, la vaisselle, ou de parler de n'importe quoi d'autre. Comme si un processus s'était mis en route à notre insu, faisant jaillir la solution de façon inopinée et imprévue. Le point clé réside dans le fait que le savant Archimède est l'un de ces philosophes qui croient fermement en la capacité de l'intelligence à décrypter ce qui existe, y compris notre propre destin. Contrairement à ceux qui croient en des puissances mystérieuses et insaisissables, sur lesquelles on n'a aucun pouvoir, il a confiance dans le potentiel d'intelligence de l'être humain. C'est un anti-fataliste. Et c'est le sens de sa célèbre formule : « Donnez-moi un point d'appui et je soulèverai le monde ».

La perspicacité fournit ce « point d'appui » dont nous avons besoin pour faire évoluer nos façons de penser. C'est dire que la prise de conscience donne une autre vision du problème, brise l'impasse, fait reculer l'impuissance. Elle nous aide à sortir

---

<sup>8</sup>MARANDOLA (M) et LEFEBVRE-DECAUDIN (G), *Le déclin libérateur*, JC Lattès, 1ère édition 2007, p. 9

des ornières; à nous extraire des états douloureux, déprimants, délicats, ouvre notre intelligence et notre sensibilité ; nous pousse à vivre de façon plus libre et créative. C'est un élément majeur pour toutes les circonstances où nous devons rompre avec nos anciennes manières de penser, avec des schémas devenus inappropriés, des habitudes dépassées, des comportements inadéquats. Une compréhension renouvelée ouvre le chemin vers l'avenir. C'est le contraire de la résignation et du renoncement. La prise de conscience mobilise tous les niveaux de notre être et nous fait porter un regard neuf sur les problèmes que nous rencontrons dans la vie. Elle prend sa source au plus près de son essence. C'est pourquoi ses révélations sont si importantes. Cela nous concerne vraiment, elle est notre vérité à cet instant. Nous ressentons profondément et immédiatement qu'elle est un message vital, pouvant nous aider sur notre chemin de vie, éclairer nos choix et décisions.

Ce qui vient de la prise de conscience peut paraître une banalité pour d'autres. Mais ce qui change est de l'ordre d'une compréhension intérieure profonde. De ce point de vue, il faut la percevoir comme un événement particulier avec ses caractéristiques propres qui se situe entre intuition et révélation. Il importe cependant de reconnaître que l'intuition joue un rôle important dans la prise de conscience. En effet, elle peut être définie comme une sensation immédiate nous alertant sur un danger ou une situation que notre mental n'a pas encore eu le temps d'analyser. Ainsi pouvons-nous dire que prise de conscience et intuition habitent bien ensemble dans la même partie de notre être qui échappe d'ordinaire à notre raisonnement conscient. C'est d'ailleurs à ce titre que le phénomène de la prise de conscience soudaine est aussi parfois appelé « *l'évidence intuitive* »<sup>9</sup>.

Nous n'en aurions pas dit assez sur ce phénomène si nous ne précisions pas que la prise de conscience ne se situe pas dans le champ de la révélation d'un secret. En effet, elle va toujours dans le sens d'une plus grande ouverture d'esprit et génère davantage de respect pour soi et les autres. Aussi se situe-t-elle dans le registre de

---

<sup>9</sup> Ibid.

l'élargissement de l'entendement. Elle provoque un accroissement de discernement, de connaissance, d'intelligence et par conséquent de compréhension et de tolérance vis-à-vis de ce qui nous différencie d'avec autrui. Elle accroît la connaissance de nos propres fonctionnements. Elle augmente notre sensibilité envers nos frères humains. La prise de conscience est un phénomène individuel, vrai à cet instant et seulement pour celui qui en est le sujet, concernant sa vie propre et singulière. C'est une réponse intime, venue du tréfonds de l'être et non d'une explication extérieure et déjà construite. Elle nous incite à franchir les cadres posés par l'éducation, la culture, les normes familiales, la religion, l'ensemble des façons habituelles et courantes de faire et de penser, pour aller dans le sens d'une conception plus large et convenant mieux à notre actualité. Pour le sujet, la prise de conscience est d'abord une réappropriation d'une part de lui-même, une part lui échappant, incompréhensible, indéchiffrable, à l'absence énervante comme ces énigmes dont on sent la solution sans pouvoir mettre le doigt dessus, comme ces mots qui fuient alors qu'on les a sur le bout de la langue. En fait, la prise de conscience est l'apparition claire dans le monde de la pensée, d'une idée, d'une considération, d'un concept, devenant une évidence, une réalité profonde et incontournable. Elle vient d'un coup, précédée d'événements qui la construisent peu à peu, lui donnent forme, avec des rebondissements amenant progressivement à un état où elle devient enfin possible, comme s'il fallait la mûrir avant de la cueillir.

Si nous rapportons ce concept que nous venons d'explicitier à notre préoccupation où nous nous sommes engagé depuis bientôt quatre décennies, nous pouvons dire que notre expérience professionnelle orientée dans le champ de la relation d'aide et dans celui de la formation nous prouve que les êtres possèdent la capacité de changer pour accéder à un mieux-être ; à un nouvel état d'esprit positif.

Convaincu de cette réalité, Hermann Gmeiner s'est engagé dans l'action de sauvetage des enfants en détresse. En effet, il avait pris conscience de la misère noire, de l'indifférence et de l'immoralité qui étaient devenues le lot quotidien des enfants et adolescents qui déambulaient sans boussole dans les rues des territoires ravagés par

les guerres. Aussi a-t-il révélé la source de sa prise de conscience dans son journal intime. C'est pour dire que sa première expérience de ce déclic date de son enfance alors qu'il approchait à peine la dizaine. Il se rappelle en fait qu'après la disparition de leur mère, ses sœurs, ses frères ainsi que lui-même ont demandé à leur père de ne pas se remarier. Leur père y accéda et ils prièrent pour qu'il respecte sa promesse. Il ne s'agit là que de circonstances préparatoires parmi tant d'autres insoupçonnées. En effet, il a pu écrire: « *Lors de mon départ de notre beau hameau en sapin, je me souvenais d'une soirée précoce où je fus surpris par un violent orage pendant que je gardais notre troupeau dans le pâturage alpestre. La violence avec laquelle l'orage advenait, la violence avec laquelle la tempête bruissait de même que la foudre et la pluie qui s'abattaient sur la forêt et la prairie m'effrayaient. J'aurais préféré me cacher sous une pierre. On n'aurait certainement pas pris cela en mal pour le petit garçon que j'étais autrefois. Mais tout à coup, l'idée me traversa la tête, j'étais tout à fait le seul responsable du peu de bétail que nous avons. Je me ressaisis et je commençai à m'occuper du troupeau, surtout à veiller à ce que les vaches et les veaux les plus intimidés ne tombent en panique et ne fassent une chute au-delà de la pente raide. Le ciel retrouva son éclat une heure plus tard. Une clarté exceptionnelle s'empara également de moi. Bien que j'étais trempé jusqu'aux os et que je commençais à claquer des dents, c'était pour moi comme si j'avais accompli avec succès la plus grande mission de ma vie.* »<sup>10</sup>

Cet extrait de son journal montre sans commentaire, de quelle manière Hermann Gmeiner en tant que garçonnet, a pu éviter une catastrophe à sa famille. Le sens de la **responsabilité** a soudain jailli en lui car il avait en cette circonstance à résoudre seul un problème crucial : protéger le peu de bétail qui représentait la fortune, le moyen de subsistance, l'espoir de survie pour cette famille.

Il aurait pu fuir ou prendre abri quelque part comme il l'a souligné, sans que rien ne lui soit reproché. Il a donc fait preuve de **courage** pour accomplir ce devoir périlleux en affrontant le violent orage. Il convient de dire que très tôt, Hermann

---

<sup>10</sup> GMEINER (H.), *Impressions, Pensées, Confessions*, Editions SOS-Kdi, Munich, 1993, P 12.

Gmeiner a pris en compte les recommandations de sa mère qui leur disait peu avant de rendre l'âme : « Tenez bon, mes enfants »<sup>11</sup> ! De bonne heure, il a compris qu'il devait affronter une multitude d'obstacles pour parvenir dignement à la réalisation de son vœu : la lutte pour la survie, l'incompréhension de ses camarades d'école et de camp, la mesquinerie de certains concurrents, l'indifférence des hommes en général et des leaders d'opinion en particulier, pour ne citer que ces cas. Archimède, pour sa part, demandait simplement un point d'appui, c'est-à-dire un levier, pour soulever le monde, Herman Gmeiner quant à lui, trouvera son support dans son courage au premier chef. Grâce à sa prise de conscience du fléau social que constitue l'abandon d'enfants, il a trouvé le levier de son courage. Ainsi, est-il parvenu à prendre les décisions nécessaires pour agir en faveur des enfants et adolescents sans foyer. Cette œuvre magnanime trouve son retentissement à travers les centaines de Villages d'Enfants SOS et divers projets qui essaient de par le monde entier. Plus de cent trente-trois pays et territoires sont touchés aujourd'hui par les effets bienfaisants de l'œuvre de Gmeiner. Pour clore ce volet de la prise de conscience, nous dirons avec Marthe Marandola et Geneviève Lefebvre Decaudin qu' « *en devenant plus en accord avec nos vies, nous manifestons tout naturellement davantage de douceur et de compréhension pour les êtres qui nous entourent. La prise de conscience nous amène à concevoir la vie d'une façon beaucoup moins rigide, avec moins de jugements et de certitudes abruptes. En apprenant à nous traiter nous-mêmes avec respect, nous apprenons aussi à le faire pour les autres. C'est un pas vers davantage de sagesse* »<sup>12</sup>.

---

<sup>11</sup> Ibid., P 3

<sup>12</sup> MARANDOLA (M) et LEFEBVRE-DECAUDIN (G), *Le déclic libérateur*, JC Lattès, Première édition 2007, P 44.

### 1.3. Un précurseur de la philosophie de l' « Humanitude ».

Le mot « humanitude » est un néologisme des années quatre-vingts apparu pour la première fois sous la plume d'un écrivain suisse, Freddy Klopfenstein ; Lucien Mias étant le premier à introduire ce même terme dans le domaine des soins en 1989. En guise de définition sommaire de ce terme, Jérôme Pellissier et Yves Gineste ont écrit : *« Les cadeaux que les hommes se sont faits les uns aux autres depuis qu'ils ont conscience d'être, et qu'ils peuvent se faire encore en un enrichissement sans limites, désignons-les par le mot humanitude. Ces cadeaux constituent l'ensemble des caractéristiques dont, à bon droit, nous sommes si fiers, marcher sur deux jambes ou parler, transformer le monde et nous interroger sur notre avenir... »*<sup>13</sup> Ces mêmes auteurs ont défini la philosophie de l'humanitude comme *« une philosophie de soins : qui puisse lier science et conscience ; qui nous interroge sur ce qu'est une relation de prendre-soin entre des personnes. Pour ne jamais oublier ces précieuses caractéristiques qui permettent à un homme de se sentir humain et de rester humain dans le regard de ses semblables »*<sup>14</sup>.

Comme nous pouvons nous en douter, toute action crédible a sa source dans une philosophie. Hermann Gmeiner est un bibliophile. Il lisait tout ce qui lui tombait sous la main et savait en tirer parti. Il a donc dû être influencé par ses lectures au point de se faire percevoir comme un précurseur d'une certaine philosophie bien récente, celle de l'Humanitude. Mais de quoi retourne celle-ci ?

Convaincu de ce que l'avenir de toute société dépend de comment l'enfance et la jeunesse ont été gérées, Hermann Gmeiner n'a pas accepté que des enfants, des adolescents souffrent des traumatismes. Aussi ne va-t-il pas perdre de vue que l'humanisme pratique ou moral consiste à s'imposer, vis-à-vis de tout être humain, des devoirs et des interdits éthiques : porter assistance à toute personne en danger, protéger le faible, ne pas tuer, ne pas torturer, ne pas opprimer, ne pas asservir, ne pas violer, ne pas voler, ne pas humilier... Fondé sur le respect et la justice, cet

---

<sup>13</sup> GINESTE (Y) et PELLISSIER (J), *Humanitude*, Armand Colin, Paris, 2011, P 277.

<sup>14</sup> Ibid.

humanisme-là revient donc à respecter les **droits fondamentaux** de l'être humain. C'est dans ce sens qu'**André Comte-Sponville** s'exprime : « *L'homme n'est pas mort : ni comme espèce, ni comme idée, ni comme idéal. Mais il est mortel ; et c'est une raison de plus pour le défendre* »<sup>15</sup>.

L'homme mortel dont parle ici le philosophe est général, sans distinction de sexe et d'âge. Si tel est le cas, qu'advierait-il du petit d'homme abandonné ? N'est-il pas plus vulnérable ainsi ? C'est pourquoi la protection de l'enfant devient un impératif pour tout adulte. Et c'est ce qu'a compris Hermann Gmeiner en fondant son action sur la Convention Internationale relative aux Droits de l'Enfant (CIDE). Aussi a-t-il réfléchi à comment transformer en bonheur la misère des jeunes âmes en souffrance. Pour lui, les enfants sont des êtres chers, délicats qui méritent amour et respect ainsi que l'a pensé Dostoïevski qui recommande : « *Aimez tout particulièrement les enfants car ils sont purs, pareils à des anges. Ils sont au monde pour nous réjouir. Malheur à qui les ferait souffrir* ». <sup>16</sup> En toute responsabilité, il a choisi de faire plus que son devoir pour donner aux enfants dans le besoin, un foyer durable et l'espoir d'un avenir meilleur. En conséquence, il a fait l'option de prendre soin des enfants orphelins, démunis et abandonnés non pas parce qu'il a pitié d'eux ou qu'il les considère comme des êtres de pitié, mais parce qu'il est convaincu que chaque enfant en ce monde a le droit d'être pris en charge par les adultes. Pour lui aucun enfant, quelle que soit sa situation ne peut être regardé comme un objet de droit, mais strictement comme un sujet de droit. Ainsi le 8 mars 1949, Hermann accompagné de ses amis annonça à la police d'Innsbruck son intention de créer une organisation nommée « Societas Socialis » d'où l'acronyme SOS à ne pas confondre avec le cri de détresse en anglais S.O.S. (Save Our Souls : sauvez nos âmes). Les maisons familiales qui devaient constituer le village étaient pensées dans leur ensemble comme un tout formant une entité sociale. Cette organisation avait comme activités l'orphelinat, une agence pour l'adoption des enfants, la création d'une

---

<sup>15</sup> fr.wikipedia.org/wiki/Humanisme

<sup>16</sup> Dostoïevski in *Hermann Gmeiner les villages d'enfants SOS, SOS-KINDERDORF –VERLAG INNSBRUCK-MÛCHEN, 1996, p3.*

institution sociale destinée aux enfants et aux mères pour la protection des mères célibataires et la création d'une équipe « Sanitas de SOS » composée de **soigneurs**, d'infirmiers et de médecins. Mais au nom de quoi s'est-il engagé dans une telle aventure ?

C'est parce qu'Hermann Gmeiner reconnaît en chaque individu en général et en chaque enfant en particulier un membre de cette chaîne que constitue l'humanité. Pour lui, l'indice de cette reconnaissance est cet ensemble de signes propres à tous ceux qui appartiennent à l'espèce humaine : il s'agit bien sûr de la station debout, du regard, du sourire et bien d'autres choses que plus tard Freddy Klopfenstein désignera par le terme « humanité. »<sup>17</sup> D'où vient donc ce terme ?

Le mot « Humanité » a été créé sur le modèle du mot Négritude dont l'auteur est Aimé Césaire. Léopold Sédar Senghor s'est pour sa part chargé de le populariser. Mais c'est Albert Jacquard qui a repris le terme « humanité » sur le modèle de négritude en soulignant que Césaire et Senghor ont créé un nouveau mot « *Négritude* » pour désigner l'ensemble des apports des civilisations d'Afrique centrale, l'ensemble des cadeaux faits aux autres hommes par les hommes à peau noire.

Une philosophie a pour ambition de répondre à des questions telles que : Qui est-on? Où va-t-on ? Pourquoi ? Quand ? Comment ? Dans le monde soignant, c'est le genre de questions que l'on se pose peu. Or soigner, c'est agir! Mais pour bien panser (agir pour soulager le souffrant) encore faut-il bien penser ! La philosophie de l'Humanité tente donc de répondre à une question toute simple : Qu'est-ce qu'un soignant? Poser une question ayant un caractère aussi simpliste peut interpeller. Pourtant, si l'on analyse les réponses données à cette question, on s'aperçoit qu'elles sont multiples et varient en fonction de la sensibilité et des valeurs du répondant. Des réponses multiples à une même question ! Cela peut bien entraîner un manque de cohérence, en particulier lorsque l'on touche à un domaine professionnel. C'est donc

---

<sup>17</sup> GINESTE (Y) et PELLISSIER (J), *Humanité*, Armand Colin, Paris, 2011, P 194.

pour unifier l'approche soignante qu'Yves Gineste et Rosette Marescotti nous proposent la réponse suivante à la question "Qu'est-ce qu'un soignant ?" :

*"Un soignant est un professionnel qui prend soin d'une personne ayant des préoccupations ou des problèmes de santé, pour l'aider à améliorer sa santé, maintenir sa santé, vivre ses derniers moments jusqu'à sa mort, mais jamais pour détruire sa santé!"<sup>18</sup>*

Chaque mot de cette définition mérite que l'on s'y arrête : *être un professionnel* a des implications particulières, *prendre soin* c'est tenter de guérir (to cure) mais c'est aussi soutenir les forces de vie de la personne (to care). C'est, enfin, se demander ce qu'implique le mot *personne*. Prendre soin d'une personne, cela veut dire :

- Accompagner un **animal vivant** c'est-à-dire qui a besoin, pour rester en vie, de manger, de boire, de respirer, de se vider, pour nous en tenir à l'essentiel ;
- Accompagner un **animal humain** c'est-à-dire qui a besoin, pour se sentir humain, qu'on reconnaisse et respecte son humanité (l'humanité étant l'ensemble des éléments qui font qu'on se sent appartenir à l'espèce humaine et qui font qu'on reconnaît un autre humain comme appartenant à la même espèce que soi). En tant qu'être humain, nous avons développé des manières de manger, de boire, etc. qui ne sont pas celles des autres animaux : nous mangeons à table, souvent en groupe, avec des couverts, en choisissant un vin ou une autre boisson en fonction du menu. Dans le même temps, d'autres choisissent de se tenir assis ou accroupis en cercle autour du plat commun où ils puisent en communion leurs bouchées. Ils boivent à tour de rôle dans la mêmealebasse qui circule d'individu à individu.
- Accompagner un **humain unique**, c'est-à-dire qui possède des manières bien à lui de manger, de parler, de s'amuser; possède son propre rythme, son propre espace ; qui a développé ou qui est appelé à développer des facultés, des activités, des passions, des relations, des goûts, propres à lui, qui font ou feront partie de son identité. Ne pas respecter ce vivant humain unique risque d'altérer, de détruire son Humanité et de le dépersonnaliser. Exemple : si nous nourrissons ce vivant humain comme un animal

---

<sup>18</sup> Ibid.

non-humain en lui faisant manger son petit-déjeuner alors qu'il est installé sur une chaise percée ou assis à même le sol, nous ne le respectons pas dans ses besoins humains ; sa façon de vivre en tant qu'humain. Si nous empêchons une personne d'utiliser ses facultés d'être humain en l'empêchant de marcher, de se divertir, de participer de plein droit à la vie sociale, de voir ses parents par exemple, nous bafouons son humanité. Si nous ne respectons pas les manières, les activités, le rythme, l'espace, etc. d'une personne, nous risquons de la dépersonnaliser. Hermann Gmeiner avait déjà intégré toutes ces données à sa Sociopédagogie où il fonde toute action d'éducation et d'accompagnement du jeune être humain sur le respect strict des droits de l'enfant.

En effet, pour Hermann Gmeiner, prendre soin de l'enfant en général et de l'enfant en situation difficile en particulier, c'est accepter de faire plus que son devoir. Et faire plus que son devoir ne signifie en rien agir par pitié en faveur de l'enfant en difficulté, mais c'est plutôt lui restituer ses droits dont il a été entre temps privé. Il n'est donc pas question de prendre les orphelins et enfants abandonnés pour des êtres de pitié mais comme des sujets de droit à part entière. Cela dit, nous ne saurions passer sous silence les piliers de l'Humanité.

En effet, il n'est pas si simple de toujours bien accompagner un vivant humain unique en général ; a fortiori lorsqu'il s'agit d'un jeune être qui dans la prime enfance, se trouve déjà marqué par la vie soit par la perte de sa mère ou de ses deux parents, soit par son abandon par ses parents biologiques ou du fait de son rejet systématique par sa famille ou la société en particulier. Lui reconnaître un caractère particulier et unique est déjà parfois bien difficile mais cette difficulté peut s'étendre jusqu'à la reconnaissance de son humanité. Ainsi le soignant au sens de caregiver devra-t-il se poser certaines questions comme : a-t-il encore toutes ses facultés ou fonctions vitales sauves? Quels ses antécédents sanitaires, psychologiques et sociaux? Quels sont ses besoins spécifiques? Comprend-il quelque chose à sa situation? Bien sûr, nous savons qu'il est humain, qu'il est des nôtres ; et pourtant accompagner des personnes qui ne nous envoient plus correctement les signes de leur humanité est

réellement difficile et a besoin d'être professionnalisé car il n'est pas naturel pour un être humain d'établir des rapports avec des personnes qui ne nous envoient plus spontanément des signes de reconnaissance.

Pour pouvoir développer des relations avec ce type de personne, nous aurions la tâche plus facile si nous connaissions et maîtrisions les fondements qui prévalent à la construction de toute relation. Pour ce faire, Y. Gineste et R. Marescotti nous invitent à regarder vers la toute petite enfance des êtres humains. Comment construit-on une relation avec un nouveau-né ? Et si cette façon de faire nous était essentielle tout au long de notre vie (même très vieux, même très malade)? Gineste et Marescotti ont fait le constat que quatre éléments sont fondamentaux dans la construction d'un tout jeune être humain et par extension dans les relations humaines en général. Ils les ont nommés piliers de l'humanité. Ce sont : le **regard**, la **parole**, le **toucher** et, plus tard, la **verticalité**. Mais leurs constats vont plus loin : un nouveau-né est regardé, touché et on lui parle de façon particulière. Les regards que nous échangeons avec lui sont en effet longs, proches et axiaux; les paroles que nous lui adressons sont exprimées sur un ton doux, mélodieux et calme et enfin les touchers qu'il reçoit sont vastes, doux, lents et caressants sur son corps. Ces regards, paroles et touchers, nous continuons à en bénéficier tout au long de notre vie.

Malheureusement, certains d'entre nous en reçoivent tellement peu qu'ils risquent de ne plus avoir suffisamment "de garanties de reconnaissance de leur humanité" ! Ce peut être le cas de certaines personnes vivant dans des institutions comme les Maisons de Repos et de Soins (en particulier parmi les personnes souffrant d'un syndrome démentiel avancé). Et comme face à tout danger, un vivant se bat en tentant de résister ou fuit, ces personnes résistent (en présentant un comportement d'agitation pathologique) ou fuient (en glissant en syndrome d'immobilisme). Il nous faut donc apprendre à professionnaliser la construction de nos relations avec ces personnes pour pouvoir offrir un accompagnement soignant optimal et prévenir tout comportement qui serait l'expression d'une résistance face à un danger : celui de la "déshumanité".

En fait, l'Humanité se comprend en premier lieu comme l'ensemble des caractères spécifiquement humains : "le rire, l'humour, l'intelligence conceptuelle, la verticalité, l'habit, la socialisation". Dans cette série, aucune mention n'est curieusement faite de la guerre ni de la cruauté somptuaire, car il ne saurait en être question dans ce domaine. Les géographes en déduisent une sorte de « *human pride* », *entendons respect, orgueil, fierté ou satisfaction de l'homme*. Sois fier d'être un humain ! Lutte pour la reconnaissance et la visibilité de ton humanité ! Bouge-toi pour ton espèce ! Sont autant d'exhortations que le soignant pourrait adresser au soigné, c'est-à-dire une sorte d'invite à la résilience qui doit partir de la prise de conscience de celui qui est pris en charge.

A présent demandons-nous comment le concept d'humanité pourrait être perçu en projet dans l'œuvre d'Hermann Gmeiner une trentaine d'années avant son apparition en 1980 !

L'idée d'Hermann Gmeiner était claire : résoudre le problème de la solitude pour les femmes divorcées ou veuves et pour les orphelins et enfants abandonnés. Pour lui, il faut construire un monde meilleur pour les enfants. Il a pensé y parvenir en commençant par donner à chaque enfant qui un jour s'est retrouvé comme seul au monde, **une mère, des frères et sœurs, une maison, un village**. Tels sont les quatre principes fondateurs de sa sociopédagogie qui n'est rien d'autre que sa philosophie de prise en charge familiale.

Il explique son choix par le fait qu'il est convaincu d'une chose fondamentale : le meilleur endroit où l'enfant puisse s'épanouir, c'est sa famille propre. Et comme les orphelins et enfants abandonnés qu'il a voulu sauver n'en ont plus, il a jugé nécessaire de leur en créer une, fut-elle de substitution. Ainsi préféra-t-il le moindre mal de la famille substitutive au grand désastre que constitue la transformation de la rue en famille et foyer pour ces enfants.

Une meilleure justification de cette conviction d'Hermann Gmeiner peut se retrouver dans le processus de mise en humanité. Essayons-nous-y en quelques lignes !

Il convient de préciser que l'homme est ce qu'on ne peut prétendre définir véritablement car il est le seul animal qui se demande ce qu'il sait et qui il est. Par ailleurs ce qui fonde cette idée, c'est le caractère assertorique de l'une des caractéristiques fondamentales de chaque être humain qui l'autorise à être différent des autres. En effet, il n'existe pas une seule mais de multiples manières d'être homme et de vivre son humanité. Aussi ne devons-nous pas nous étonner d'entendre dire que l'homme connaît une double naissance : une première en tant qu'hominidé, une seconde en tant qu'humain. Sa première naissance l'introduit dans la race des hommes tandis que sa deuxième l'inscrit dans la société des hommes où il possède un nom qui détermine son identité. Encore faut-il signaler que le fait de ne pas nommer l'individu provoque d'importants troubles de l'identité chez ce dernier. Car le nom, quelle que soit sa forme particulière à chaque culture, reste un élément de notre identité et de notre reconnaissance par les autres. De ce point de vue, l'homme est sujet à une naissance biologique et à une naissance au sens.

La naissance biologique, dans notre espèce, est marquée par l'extrême vulnérabilité du nouveau-né : il est incapable de percevoir correctement son environnement, de se protéger, de se déplacer ; il meurt si on l'abandonne. C'est ce qui arrive aux bébés jetés à la poubelle, à l'eau, dans la brousse ou dans les égouts, s'ils ne sont pas très tôt remarqués par des personnes de cœur et de raison. La naissance au sens est placée, comme l'écrit Boris Cyrulnik, sous le signe du lien : dès qu'un adulte commence à prendre soin d'un nouveau-né, dès qu'il se met en place une relation entre eux, le petit humain entre dans un réseau d'échanges et de stimulations qui vont le conduire à développer les caractéristiques de l'humanité.

Ce nouveau-né est ainsi plongé dans une sorte de bain émotionnel et sensoriel : Chaleurs, odeurs, paroles, regards, caresses, à la fois l'enveloppent, le protègent et l'éveillent à son corps et au monde. Ces contacts et échangent possèdent une importance considérable pour son développement ; ils stimulent l'élaboration de son identité corporelle, psychique et affective, de ses rythmes biologiques, de ses connexions neuronales. L'observation de ces relations entre le nouveau-né et l'adulte

qui prend soin de lui, permet de constater, en ce qui concerne le regard, le toucher et la parole, l'apparition de certaines caractéristiques particulières. L'adulte s'approche de l'enfant, c'est le regard proche ; il se place à la hauteur de son visage, c'est le regard horizontal ; il se met directement face à lui, c'est le regard axial et si dans cette position, il le regarde plusieurs secondes, on parle de regard long. Il lui parle d'un ton mélodieux et doux, presque chantant. Lorsqu'il le touche, ses gestes sont doux, lents et portent sur une surface vaste du corps de l'enfant, rarement sur un point précis.

Le réseau de communication ainsi établi fonctionne bien grâce à l'interaction des extérocepteurs, ces récepteurs sensoriels contenus dans la peau humaine. Il convient de faire remarquer que dès les septième et huitième mois de la grossesse, la communication était déjà nettement perçue entre le futur bébé et sa mère qui le porte en son sein. En effet, le nouveau-né perçoit la caresse avant de percevoir les autres manières d'être touché. C'est ce qui justifie d'ailleurs l'importance de ce touché lent, vaste et doux, d'abord seul contact tactile avec le monde extérieur, et source de plaisir et de bien-être, dans les relations entre une mère et son bébé. Toutes les manières de regarder, de parler, de toucher l'enfant constituent les supports de cette communication, essentiellement verbale, qui va permettre l'établissement de la relation. Quand elles sont semblables à celles que nous venons de décrire, elles lui transmettent des sentiments d'amour, de fierté, de tendresse, d'empathie, de solidarité constituant cet étayage affectif, ce socle émotionnel sur lequel l'enfant construira sa confiance en soi et son estime de soi.

La relation ainsi créée entre le nouveau-né et les adultes qui constituent l'équipe de soignants vouée à son service est une constante élaboration de sens : lorsque le bébé s'exprime, l'adulte interprète ses gestes, son babil, ses regards, ses expressions faciales et y répond en fonction du sens qu'il leur attribue. En répondant ainsi par le sourire, l'alimentation ou les caresses par exemple à ce qu'exprime le bébé, l'adulte lui confirme qu'il a compris son message. Cette confirmation conforte et façonne les expressions du bébé qui elles-mêmes, en retour, modifieront les

interprétations et les réponses de l'adulte. Chacun des deux apprend sans cesse de l'autre pour mieux pouvoir répondre à ses attentes et désirs.

En fait, la communication émotionnelle permanente entre le bébé et les adultes construit ainsi très rapidement un co-ajustement, une synchronisation entre les partenaires, un attachement qui va durer plusieurs années et va permettre la transmission de tout ce que l'enfant utilisera pour se développer. Tout ce processus que nous venons de décrire s'inscrit dans le cadre de ce qu'il convient d'appeler « mise en humanité ».

Si nous rapprochons les exigences de ce processus de celles instaurées à SOS Villages d'Enfants, nous pouvons dire sans le moindre risque d'erreur qu'Hermann Gmeiner a réfléchi et agi en visionnaire. Sa préoccupation n'était pas de créer des concepts par manie, mais d'instituer un système de sauvetage des enfants tombés en déshumanité ou exposés à un tel risque. En effet, le bébé à qui personne ne sourit perd très tôt le sourire. De même l'enfant qui très tôt perd sa mère et / ou son père rate le rendez-vous de la mise en humanité et traîne toute sa vie des traumatismes qui risquent de le détruire si aucune personne attentionnée ne le prend en charge en temps opportun. C'est pour parer à tout cela que le fondateur des *Societas Socialis* opta pour les quatre principes clés de sa philosophie pédagogique : la mère, les frères et sœurs, la maison, le village. Car pour lui, « *chaque enfant a sa place dans une famille et grandit dans un climat d'affection, de respect et de sécurité* »<sup>19</sup>. Aussi lisons-nous dans une adresse d'Hermann Gmeiner aux bénéficiaires de son œuvre :

*« Vivre c'est progresser. Vivre c'est toujours continuer. La vie est aussi bien pour l'individu que pour l'humanité entière une suite d'étapes à parcourir. Cependant, la société et le genre humain n'évoluent pas sans une évolution de l'individu. C'est pourquoi, nous ne pouvons que nous efforcer de faire toujours plus pour le développement de nos enfants. Prodiguer des soins aux enfants, c'est, je crois, assumer la responsabilité de la vie que Dieu nous a confiée. Et rien au monde*

---

<sup>19</sup> Manuel pour l'organisation SOS Villages d'Enfants, Edition SOS-Kdi, février 2004.

*ne me paraît plus important que de prendre soin des enfants ». « ... les femmes qui désirent être mères dans un village d'enfants SOS doivent être aussi capables d'affection, car les enfants dont elles ont la charge sont presque toujours psychologiquement ébranlés. Ils souffrent tantôt de complexe d'infériorité, tantôt d'un besoin exagéré de se faire valoir, d'un manque d'affection ou de phobies. Nombre d'entre eux sont des enfants abandonnés, battus, corrompus ou oubliés. Elever ces enfants, c'est les aider, les guérir de leurs maux<sup>20</sup> ».*

## **Chapitre 2 : Clarification terminologique**

### **2.1. De l'idée de Bien**

Le mot bien tire son origine du terme latin "bene". Il est possible d'énoncer trois grands usages de ce concept : le bien philosophique, le bien économique et le bien juridique. Comme ce qui nous intéresse ici est le sens philosophique, nous nous y tiendrons.

En philosophie, le bien est la notion antagonique par rapport au mal. Il s'agit d'une valeur positive concédée à l'action d'un individu. Au singulier, le bien est ce qui est l'opposé du mal, ce qui possède une valeur morale, qui a de la probité, de la vertu. Au plan religieux, le Bien est ce qui s'oppose au Mal. Il représente l'ensemble des aspirations positives de l'être humain, que ce soit dans le domaine réel ou spirituel. Dans les théologies, Dieu est en général le symbole du Bien et à l'origine de tout ce qui est favorable à l'accomplissement des hommes. Le bien est ce qui est souhaitable, pour ainsi dire, même si chaque personne ne souhaite pas exactement la même chose. Autrement dit, ce qui est bien pour quelqu'un peut ne pas l'être pour quelqu'un d'autre. L'homme foncièrement bon est dit homme de bien.

La notion de bien constitue la notion centrale de la philosophie morale depuis l'Antiquité jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. En effet, le concept de bien a été

---

<sup>20</sup> GMEINER (H.), *Mes fils, mes filles*, SOS-Kinderdorf, Innsbruck-Munich, 1988. P 24.

traditionnellement attaché aux concepts de bonheur, de bon état de chose à maximiser, de bonnes conséquences à promouvoir ou de vie bonne.

Selon Aristote, le bien est ce vers quoi on tend en toutes circonstances. Car il n'existe pas d'acte gratuit chez le raisonnable : il agit toujours en vue d'une fin, et cette fin revêt une importance particulière appropriée relativement à l'acte posé. Le bien et son opposé le mal ne peuvent s'apprécier de façon pratique qu'en fonction de l'influence qu'exerce l'un ou l'autre sur la qualité de la vie de l'individu. N'est-ce donc pas à bon droit que Socrate, se démarquant de ses prédécesseurs invite les philosophes à se concentrer sur la connaissance de l'Homme plus que sur celle des phénomènes naturels ? En effet, pour Socrate, le but suprême de la philosophie n'est plus la connaissance de la nature mais le souci de la bonne conduite, de l'amélioration de l'âme. « *Je n'ai d'autre but en allant par les rues que de vous persuader, jeunes et vieux, qu'il ne faut pas donner le pas au corps et aux richesses et s'en occuper avec autant d'ardeur que du perfectionnement de l'âme. Je vous répète que ce ne sont pas les richesses qui donnent la vertu, mais que c'est de la vertu que proviennent les richesses*<sup>21</sup> ». Ainsi Socrate dérange-t-il en dénonçant l'aveugle désir du plaisir des sens et l'étroitesse des intérêts vitaux.

Les anciens grecs n'ont pas de mots pour dire le "péché", mais simplement le mot "faute" (qui se dit amarthêma : manquer la cible). Celui qui commet une faute se montre mauvais archer de l'existence parce qu'il aurait mal visé la cible qui est la même pour tous, c'est-à-dire le Bien. Il n'y a donc du désir que le Bien. Vouloir, c'est vouloir le Bien. La philosophie des Grecs peut de ce point de vue être appelée une philosophie du désir.

Ainsi Médée dira: "je suis vaincu par le Mal, je comprends bien l'énormité du Mal que mes réflexions découvrent". Pour Socrate, tout cela n'est pas une excuse, elle est même scandaleuse. L'homme devrait toujours pouvoir se maîtriser : "rien n'est

---

<sup>21</sup> PLATON, *Apologie de Socrate*, Flammarion, Paris, 1997.

plus fort que le savoir, et toujours il l'emporte, là où ils se rencontrent : sur le plaisir et sur tout le reste", « *celui qui voit clairement le Bien ne peut pas ne pas le faire* »<sup>22</sup>.

Kant pour sa part, commence sa conclusion à la *Critique de la raison pure* en ces termes: «*Deux choses remplissent le cœur d'une admiration et d'une vénération toujours nouvelles et toujours croissantes, à mesure que la réflexion s'y attache et s'y applique: le ciel étoilé au-dessus de moi et la loi morale en moi* ». <sup>23</sup> Cette foi et cette loi morale n'ont pas fait défaut à Hermann Gmeiner pour qui il n'y a de Bien que de s'occuper des enfants, d'assurer la défense et la promotion de leurs droits. Faire le Bien à son entendement, c'est mettre le cœur à prendre soin des enfants que l'on prend en charge. C'est pourquoi il a confessé que « *Le mieux qu'on puisse faire est de remplacer le foyer parental que l'enfant a perdu ou qui lui a fait défaut* »<sup>24</sup>.

C'est pour donner corps à son idée de Bien qu'il a mis en place avec ses amis les Villages d'Enfants SOS en s'appuyant fermement sur les principes directeurs de la Convention Internationale relative aux Droits de l'Enfant (CIDE): non-discrimination, survie et développement, participation, intérêt supérieur de l'enfant. Ses domaines d'intervention qui permettent de consolider et de pérenniser ce Bien sont : le soin (care en anglais), l'éducation et la santé.

Cette vision du Bien chez Gmeiner est si vraie qu'elle a résisté aux critiques à travers le temps et l'espace. Le projet gmeinerien court aujourd'hui les soixante-cinq ans et est loin de baisser les bras grâce aux personnes de bonne volonté qui continuent d'y croire. Malheureusement, au Bénin, ces bienfaiteurs ne sont pas légion : le budget de SOS Villages d'Enfants est financé, comme c'est le cas dans la plupart des pays d'Afrique et du tiers monde, par les donateurs de pays étrangers (surtout européens).

---

<sup>22</sup> Ibid.

<sup>23</sup> KANT (E), *Critique de la raison pratique*.

<sup>24</sup> GMEINER (H.), *Mes fils, mes filles*, SOS-Kinderdorf, Innsbruck-Munich, 1988, p.10.

Au total, pour Hermann Gmeiner, le Bien que l'on puisse faire en ce monde, c'est de restituer aux enfants leurs droits en prenant bien soin d'eux, en leur assurant une éducation de qualité pour garantir demain une société de paix. C'est de permettre aux enfants sans foyer d'en avoir un avec auprès d'eux une présence bienveillante, celle d'une personne de référence, en l'occurrence une mère qui leur permet de grandir harmonieusement et de s'épanouir. Selon lui, l'homme de bien ne peut manifester sa bonté s'il n'est courageux. Aussi pense-t-il qu' « *une bonté digne du nom était une contribution effective à la vie, une bienveillance qui pouvait être semée et récoltée comme du grain et servir à la civilisation du genre humain* »<sup>25</sup>.

## 2.2. Le concept de théorie

Selon Madeleine Grawitz<sup>26</sup>, la théorie est une construction spéculative de l'esprit, opposée à pratique et à connaissance. Aussi ajoute-t-elle que sur le plan scientifique, ce terme désigne un système hypothético-déductif ou un ensemble d'hypothèses structurées. L'articulation de la théorie avec la réalité est source de sa falsification. La théorie est un système explicatif que l'expérimentation confirme ou non, poursuit-elle.

Cette même auteure fait référence à Borda puis à Rawls pour dire qu'en science politique, « la théorie formelle indique que les règles du choix utilitariste comme les principes de justice sont équitables et cohérentes, lorsqu'est supposé le haut degré d'interaction sociale, donc l'existence d'une mesure commune entre les situations ou les satisfactions individuelles »<sup>27</sup>.

Dans la troisième édition du dictionnaire actuel de l'éducation, Renald Legendre associe théorie à modèle et langage, puis explique : afin d'étendre son pouvoir d'interprétation, la théorie s'appuie souvent sur un modèle dont les composantes, les propriétés et les relations correspondent, par analogie aux données de la théorie. Pour

---

<sup>25</sup> GMEINER (H.), *Impressions – Pensées – Confessions*, p 14

<sup>26</sup> GRAWITZ (M), *Lexique des Sciences Sociales*, 8<sup>e</sup> édition, Campus Dalloz, 2004.

<sup>27</sup> LEGENDRE (R.), *Dictionnaire actuel de l'éducation*, 3<sup>e</sup> édition, Guérin, Québec, 2005.

être bien comprise, toute théorie doit évidemment être formulée en un langage approprié afin d'accroître sans cesse la compréhension des phénomènes auxquels elle fait allusion.

Einstein pour sa part, dit : « *Le chercheur, poussé par les faits de l'expérience, développe un système de pensées, qui le plus souvent est logiquement construit sur un petit nombre de suppositions fondamentales. Les soi-disant axiomes. Nous appelons un tel système de pensée une théorie. La théorie tire sa raison d'être du fait qu'elle relie un grand nombre d'expériences isolées : là réside sa "vérité" »<sup>28</sup>.*

Granger quant à lui, estime que dans les sciences d'aujourd'hui, « *une théorie est un ensemble de concepts abstraits, à l'intérieur duquel au moyen de certaines règles de combinaisons et de déduction, il est possible de conclure à la nécessité ou à la probabilité de certaines configurations également abstraites qui sont censées représenter les phénomènes »<sup>29</sup>.*

En philosophie, nombreux sont les termes en "isme" qui désignent des doctrines comprises comme des théories.

Aussi ne saurions-nous passer sous silence la théorie de la reconnaissance qui sert de leitmotiv à la philosophie sociale. En effet, la théorie de la reconnaissance peut se définir comme moyen ou démarche dont s'est servi Axel Honneth pour proposer un cadre normatif d'interprétation des phénomènes englobés sous le terme de réification. Ce sont les mécanismes intersubjectifs de socialisation et de constitution de la personnalité qui définissent le besoin d'humanité de l'homme et la gravité des blessures que lui inflige le mode de vie moderne. Le primat de l'Autre, tel qu'il a été mis en évidence sur le plan de la psychologie sociale donne toute sa portée à la réification : si l'Autre ne me regarde pas comme une personne digne de considération, je ne suis pas seulement frustré de la reconnaissance à laquelle j'ai droit, je suis aussi empêché de me constituer comme personne à mes propres yeux, je n'existe pas comme Sujet. Hermann Gmeiner se retrouve dans ces lignes par ses

---

<sup>28</sup> EINSTEIN (A), *La théorie de la relativité restreinte et générale*, Gauthier-Villars. 1921, p.13.

<sup>29</sup> GRANGER, *Théorie et expérience*, in *Philosopher*, Fayard, p. 342.

pensées : « *Je cherchais de plus en plus un pont vers les autres. Mais je n'en trouvais pas. Je cherchais une association et je rencontrais malheureusement des gens qui fuyaient devant les problèmes qui se posaient à moi... Ainsi il m'arrivait parfois de me sentir complètement déçu et désespéré en tant que lycéen... Je me sentais seul et je souffrais* »<sup>30</sup>.

En fait, le but d'une théorie est d'expliquer un ensemble de phénomènes. En sciences humaines, les théories répondent à la question : pourquoi les individus font-ils ou pensent-ils ceci ou cela ? Au sens strict, une théorie est un ensemble de concepts - au moins deux ! - logiquement reliés. Chez Hermann Gmeiner, la théorie de la prise en charge de type familial repose par exemple sur quatre concepts : la mère, la fratrie, la maison, le village. Telle est la base de sa philosophie sociale.

### 2.3. Qu'est-ce que la philosophie sociale ?

Dans la vie courante, la plupart des êtres humains ne se préoccupent pas de se poser la question : qu'est-ce qu'une vie réussie ? L'interrogation préoccupante est : qu'est-ce qui ne va pas dans leur vie ? Ainsi voudrions-nous aborder la notion de philosophie sociale.

En effet, la philosophie sociale se définit comme un questionnement de type particulier : elle est une réflexion critique qui cherche à répondre à la question essentielle : « *Qu'est-ce qu'une vie humaine dégradée ou mutilée* » ? Ou de façon intelligible nous dirons qu'elle essaie de répondre à la question : « *Qu'est-ce qu'une vie aliénée*<sup>31</sup> » ?

Aussi admettons-nous que la philosophie sociale pourrait encore être définie comme une réflexion critique sur le social en tant que « *champ de luttes et de confrontations sociales*<sup>32</sup> ».

---

<sup>30</sup> H. Gmeiner, *Impressions – Pensées – Confessions*, SOS-Kdi, Innsbruck- Munich, 1993, P 8.

<sup>31</sup> FISCHBACH (F), *Manifeste pour une philosophie sociale*, La Découverte, Paris, 2009, P 12.

<sup>32</sup> HONNETH (A), *La société du mépris. Vers une nouvelle théorie critique*, trad. O. Voirol, La Découverte, Paris, 2006, p.159.

Même si en milieu philosophique français, la philosophie sociale n'est pas mise en exergue ou n'est pas reconnue distinctement, elle reste aujourd'hui l'une des branches les plus productives de la philosophie. Ce constat est d'autant vrai que la productivité reconnue à cette branche philosophique ne date pas d'aujourd'hui : « *On peut même dire, sans risque d'exagération, que la philosophie sociale a produit depuis deux siècles (XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles) les concepts philosophiques qui ont le plus profondément pénétré les esprits et la société elle-même, bien au-delà des cercles restreints auxquels la philosophie est habituellement limitée. Il s'agit des concepts mêmes par lesquels ou grâce auxquels les sociétés modernes ont tenté à la fois de se comprendre dans leur spécificité relativement aux sociétés anciennes et traditionnelles, et de formuler une conscience d'elles-mêmes*<sup>33</sup> ».

Axel Honneth nous en donne une définition plus précise en insistant sur la spécificité de sa réflexion à propos " des critères de la vie sociale réussie et son attention systématique aux évolutions sociales pathogènes ". Il reconnaît Jean-Jacques Rousseau comme fondateur de la philosophie sociale moderne et associe à ce mode de réflexion certains aspects des philosophies de Hegel, Marx, Nietzsche, Lukács, Arendt, l'École de Francfort, Habermas, Foucault, Taylor pour ne citer que ceux-là. Selon lui « *un des propos de tous ces philosophes est d'identifier les évolutions pathologiques du développement social* »<sup>34</sup>.

Dans l'ouvrage le plus récent de la philosophie sociale, Franck Fischbach<sup>35</sup> affirme que " *le dénominateur commun aux concepts de la philosophie sociale* " est d'avoir une prétention descriptive et une prétention évaluative. Ces concepts « *décrivent les phénomènes sociaux des sociétés modernes et articulent à ces descriptions une critique de ces sociétés dans la mesure où les phénomènes décrits le sont au titre d'évolutions sociales de type pathologique* »<sup>36</sup>. Il convient de préciser que, les concepts de la philosophie sociale décrivent les évolutions sociales des

---

<sup>33</sup> Ibid. P 23.

<sup>34</sup> Ibid.

<sup>35</sup> Franck Fischbach est professeur de philosophie à l'université de Nice-Sophia Antipolis.

<sup>36</sup> FISCHBACH (F), *Manifeste pour une philosophie sociale*, La Découverte, Paris, 2009. p 24-25

sociétés modernes et critiquent comme « maladies » les évolutions qui provoquent des souffrances sociales, des diminutions de la puissance sociale d'agir ou qui empêchent la réalisation des attentes sociales. En ce qui nous concerne, nous pouvons considérer la philosophie sociale comme l'ensemble des réflexions qui tentent de résoudre les problèmes liés aux évolutions pathologiques des sociétés modernes, la philosophie politique étant tous les essais de réponse à la question : comment vivre tous ensemble sans provoquer d'aliénation et en respectant nos différentes conceptions d'une vie bonne ? Encore faut-il dire que le concept de travail social tient tout entier dans cette définition simple : un ensemble de réflexions et d'actes qui agencent différemment les liens et les structures sociales. C'est ce qui en fait, peut changer des situations et/ou des perceptions sociales. A la vérité, les notions de philosophie sociale et de travail social ne peuvent pas et ne doivent pas être dissociées. Car elles sont intimement liées. Et la philosophie sociale n'est rien d'autre que le moteur du travail social. En effet, elle est d'une manière ou d'une autre à l'origine du changement proposé en ce sens qu'elle est notre réflexion à propos de ce qui ne nous semble pas normal, de notre conscience du tort et de notre sentiment d'injustice. Nos réactions face à l'injustice, au tort et notre étonnement à ces réactions sont au cœur même de la philosophie sociale. Mais dans quelle mesure la pensée de Gmeiner s'ordonne à une philosophie sociale !

Hermann Gmeiner s'est préoccupé de ce qui ne va pas dans la société de son temps. Il a constaté depuis son jeune âge que ses camarades s'attachaient trop sinon exclusivement au bonheur fondé sur la jouissance des biens matériels : « *Je n'essayais jamais de développer le cynisme que mes congénères pratiquaient pour se tirer d'affaire dans les pires difficultés ... Certains me reprochaient d'être une personne trop calme qui oubliait continuellement de s'attacher à la chose la plus importante, c'est-à-dire le bonheur... Les dérisoires prétextes au moyen desquels ils se facilitaient apparemment la vie m'effrayaient*<sup>37</sup> ». Aussi va-t-il dénoncer la série de misères générée par les guerres : la pauvreté ambiante, les enfants abandonnés dont

---

<sup>37</sup>GMEINER (H), *Impressions – Pensées – Confessions*, SOS-Kdi, Innsbruck-Munich, 1993, PP 7-8.

regorgeaient les rues, les adolescentes et les femmes divorcées livrées à la prostitution, les adolescents qui s'adonnaient à la consommation de la drogue, toutes choses servant d'indicateurs des maux dont souffrait la société d'après-guerre.

Pendant que gouvernants et hommes politiques de tout poil se montraient indifférents ou impuissants face à ce mal bien visible, Hermann Gmeiner réfléchissait à comment atténuer les souffrances sociales. Dans ce contexte, il a trouvé une première arme, le courage : *« Qu'est-ce qui proviendra de l'ensemble de notre développement humain et personnel si nous ne nous laissons défier ? Ne serons-nous pas plus défiés à aller au-delà de l'ombrage de la dangereuse et égoïste manière de penser qu'est le moi ? Ne sommes-nous pas justement toujours si libres comme nous sommes déjà prêts à accepter les défis ? Je peux attester par mon expérience personnelle que le courage de se laisser défier déjà en période de puberté procure entre autres une rare élévation... Mais nous ne sommes pas bien guidés, lorsqu'on nous conseille de renoncer à ce courage. Car, dans la mesure où nous mûrissons, ce courage nous donne une chance de sortir des accommodations pour prendre de nouveaux chemins pour marcher sur des charbons ardents et venir à bout des problèmes restés pendant longtemps sans solution »<sup>38</sup>.*

Hermann Gmeiner ne s'est pas forgé un courage sur du vide ; sa conviction se trouve aussi et surtout ancrée dans les droits humains en général et dans les droits de l'enfant en particulier. Le courage chez lui signifie pouvoir d'agir et c'est ce qui lui a permis de mettre en œuvre les trois clés de la matérialisation du bien selon lui : la foi, l'amour et la raison.

---

<sup>38</sup> GMEINER (H), *Impressions – Pensées – Confessions*, SOS-Kdi, Innsbruck-Munich, 1993, PP 8-9.

## **DEUXIEME PARTIE : LA PENSEE DE GMEINER**

## Chapitre 3: Les fondements du bien chez Gmeiner

### 3.1. La Foi, source première du Bien

Dans le vocabulaire actuel, le mot « foi » désigne habituellement une croyance religieuse ou une croyance morale, c'est-à-dire l'engagement d'un individu au service d'un idéal auquel il croit. Toutefois, une autre acception du mot a été conservée : la bonne foi, synonyme de sincérité, de loyauté. Cette seconde acception se retrouve principalement dans les contextes juridiques. Par exemple, « faire une déclaration sous la foi du serment » ; juger qu'un témoin est « digne de foi » ou qu'un document « fait foi », c'est-à-dire peut servir de preuve en cas de contestation. Un modèle théorique construit qui rend compte des divers usages du mot foi peut se formuler de la manière suivante : la foi est l'engagement d'une relation de confiance entre deux personnes (humaines ou divines). Cette relation peut s'entendre au sens actif (la confiance que je fais) ou au sens passif (la confiance qui m'est faite).

Mais pour Hermann Gmeiner, quelle dimension prend le concept de foi ? Selon lui, la lutte contre le mal doit être comprise par chacun et tous comme un défi permanent. Malheureusement, il constate et cela le chagrine, que personne ne puisse sincèrement prendre parti pour le bien contre le mal. En fait pour lui, la réalisation du bien ne se limite pas à l'absence de nuisance à quelqu'un ni à la gentillesse envers les autres. Ce dont il est convaincu, c'est que la réalisation du bien se situe au-delà de l'accomplissement du devoir de soi. Il nous paraît essentiel de rappeler ici que les villages d'enfants SOS fondent leur existence sur quatre valeurs essentielles : le courage, l'engagement, la confiance et la responsabilité. De ces quatre éléments, Hermann Gmeiner retient la confiance comme foi en chaque personne impliquée dans le travail de sauvetage des enfants en situation difficile. De ce point de vue, il croit en chacun **et** en chacune la capacité à faire le bien et à contribuer à rendre les enfants heureux. Et se démarquant de Hobbes, il proclame : « *Si l'homme était effectivement un loup pour l'homme, vous n'auriez pas cette chance... La plupart des hommes ont cependant un sens inné de leurs responsabilités vis-à-vis d'autrui. Ce sens du devoir*

*envers les autres, je l'appelle conscience sociale* »<sup>39</sup>. C'est donc cette foi en ce positif qu'il y a en chaque individu, chaque enfant/jeune en situation difficile qui lui a donné le courage de penser et d'agir en faveur des orphelins et enfants abandonnés. La foi est en fait le chemin d'espérance qui a conduit Hermann Gmeiner vers les enfants, les jeunes dévoyés errants de la période d'après la deuxième guerre mondiale. Il a cru non seulement en ses propres capacités, mais aussi en la disponibilité de ses coéquipiers. Cette même foi, il l'a exprimée à l'égard des hommes de catégories diverses : politique, religieux, simple citoyen de tous les pays. Voici ce qu'il dit à ce sujet : *« A présent, j'ai l'occasion de voyager d'un bout à l'autre bout du monde, de faire la connaissance de nombreuses personnalités de la vie publique, de représentants de la religion, de la culture, de la politique et de la vie économique et sociale des pays où les villages d'Enfants SOS sont en projet ou en construction. Je ne crois pas avoir rencontré un seul qui n'ait cherché le bien de son peuple et de son pays »*<sup>40</sup>.

Chez Hermann Gmeiner, la foi est adhésion à une idée, à un projet, à un idéal. Elle se manifeste par une conviction, elle se confesse et se cristallise dans des actes de valeur parce qu'on croit en sa propre volonté et en sa détermination à réaliser, à faire prendre corps à ce que l'on décide d'atteindre comme objectif. Chrétien catholique bon teint, respectueux des différences religieuses, il s'est enrichi dans sa foi grâce à plusieurs rencontres qu'il a faites. En effet, l'exemple de Hwang Kang-Chang et de Mère Teresa l'a édifié et conforté dans la conviction que seul le pauvre est le plus habilité à aider de façon saine et sincère le pauvre. Autrement, le riche qui prétend faire du bien au pauvre, prélève sur son superflu alors que le pauvre qui va au secours d'un plus pauvre que lui puise dans son dénuement pour donner. Il en fait un témoignage éloquent à travers son journal intime dans lequel il évoque le geste généreux et désintéressé du sage Hwang Kang-Chang qui malgré son dénuement,

---

<sup>39</sup> GMEINER (H), *Mes fils, mes filles*, Editions SOS Kinderdorf, Innsbruck-Munich, 1988, p 14.

<sup>40</sup> Op. Cit. p30.

venait donner aux orphelins du village d'enfants SOS de Taegu du pain qu'il devrait vendre pour survivre.

L'histoire commence par le fait qu'il y a quelques années, Hwang Kang-Chang avait lu dans le journal un article au sujet du village d'enfants SOS de Taegu. Incrédule, il hocha la tête. Là, devra être créée une institution dans laquelle les enfants orphelins seront encadrés comme dans les familles normales. Comment pouvait-on comprendre cela ? Qu'est-ce qui se cachait là derrière cela ? Il savait ce que cela signifiait en Corée de perdre sa famille, d'être abandonné de tout le monde et d'être condamné à une pauvreté à vie et à une absence d'avenir. Qui serait en mesure de changer le sort ? Une semaine durant, il avait essayé d'expulser de sa tête les pensées au sujet du village d'enfants SOS. Cela ne lui réussissait pas. Il décida d'aller au fond de la chose. Comme il ne voulait pas venir en étrange badaud, il ouvrit son stand devant l'entrée du village d'enfants SOS, vendait ses pains à quelques enfants qui en venaient et il se renseignait pour savoir s'il était donc vrai qu'ils avaient un chez-soi, une famille, une mère. Par la suite, il cacha le peu de Wongs qu'il avait juste reçu (100 Wongs font un D-Mark) dans un cornet. Pour la première fois, il entra dans le village et déposa le cornet sur les marches devant la case communautaire. A partir de ce jour, il venait deux ou trois fois par an. Il apportait toujours quelques milliers de Wongs. On l'aborda. Il rit sympathiquement, regarda les enfants jouer, mais ne voulut aucun remerciement et ne voulut également décliner son identité à personne. Le hasard a voulu que Jakob Lee, lors d'un voyage dans la ville découvre l'endroit où Hwang Kang-Chang habitait. Il s'était renseigné sur lui dans le voisinage, avait appris son nom et avait entendu dire que Hwang Kang-Chang était hautement qualifié d'un homme calme, aimable par tous ceux qui le connaissaient.

A ce propos, Hwang Kang-Chang avait été par la suite invité au dixième anniversaire du village d'enfants SOS de Taegu. Il était venu avec un vélo, et avec une remorque remplie de pains qu'il distribua aux enfants. Et je fus le premier Européen à qui il avait serré la main. Ses doigts étaient marqués par le dur travail.

Son habit montrait qu'il vivait dans la pauvreté. Mais ses yeux rayonnaient. Il était tellement difficile d'entreprendre un entretien avec lui.

Jakob Lee traduisait autant qu'il le pouvait, les regards et les gestes aidaient à surmonter les difficultés les plus pénibles. « Hwang Kang-Chang pense » affirma Jakob Lee, « *ces enfants seront plus riches dans leur cœur..., parce que la bienveillance dont ils bénéficient ici, rend riche..., plus riche que le bien matériel et l'argent* »<sup>41</sup>. Et pourquoi Hwang Kang-Chang ne voulait plus garder un Wong pour lui-même puisqu'il en avait absolument besoin pour vivre ? « *Il pense, affirma Jakob Lee, que l'homme est heureux le plus, lorsqu'il parvient à s'apercevoir de ses chances. Dans son commerce de pain, il s'aperçoit de la chance d'être honnête. Ici, il a la chance d'être aimable. Je dois vous dire que Hwang Kang-Chang est un homme heureux* »<sup>42</sup>.

La foi gmeinerienne est simple mais profonde. Son organisation n'aide pas les orphelins et enfants abandonnés parce qu'ils font pitié, mais sa conviction est que tous les êtres humains sont des frères et de ce point de vue, ils sont responsables les uns des autres. Autrement dit, nul n'a le droit d'être heureux tout seul ! Et c'est ce qu'il a exprimé de vive voix à travers la déclaration suivante : « *Nous aidons les enfants abandonnés dans le monde entier parce que nous croyons que tous les humains sont des frères et pour cette raison sont responsables les uns des autres. Cela n'est-il pas raisonnable dans la plus grande mesure ? Le fait de prendre brutalement ses distances vis-à-vis des autres est une absurdité flagrante. L'égoïsme sans scrupule, qui de nos jours est à la mode, est absurde. Le prendre pour une conception « naturelle » ou même « raisonnable » de la vie est peut-être le point de vue le plus superficiel et le plus stupide que l'homme, être « social » puisse s'approprier. Que doit faire l'humanité des hommes qui veulent être ses dirigeants et*

---

<sup>41</sup>GMEINER (H), Impressions, Pensées, Confessions, SOS-Kdi, Innsbruck-Munich, 1978, pp 30-31

<sup>42</sup>.ibidem

*qui cependant sont sans amour ? De tels dirigeants ou représentants de l'autorité publique ou administrateurs causeront toujours de nouveaux torts »<sup>43</sup>.*

Si la foi est adhésion, elle est alors attrait, penchant pour et se confond avec l'amour. Quel sens prend donc le concept d'amour chez Hermann Gmeiner

### **3.2. L'Amour, trame du Bien**

Dans son style pragmatique qui lui est connu, Herman Gmeiner définit l'amour comme ce penchant, cette tendance qui pousse l'éducateur à prendre part à la vie de l'enfant/jeune, à partager ses peines et ses joies. Selon lui, il n'est d'éducation valable que celle qui favorise le contact humain. Et pour illustrer ces propos, il rapporte ce que lui a confié un jour, une fillette de treize ans vivant dans un village d'enfants SOS : *« Notre petite sœur était malade. Le médecin est venu et j'ai vu pleurer notre maman. Maintenant, je sais que notre maman est quelqu'un de bien et qu'elle nous aime. Moi aussi, je veux devenir quelqu'un de bien »<sup>44</sup>.*

L'amour parental va donc considérablement au-delà du ressenti de bien-être en présence de l'enfant; il est une qualité de la relation, une attitude: être orienté vers l'autre, être prêt à sacrifier une partie de ses énergies sinon toutes les ressources de sa personne même pour le bien-être de l'autre, et y trouver de la joie. C'est la base de la relation affective, chaleureuse, et la clé pour que les fonctions parentales soient remplies avec facilité et efficacité.

Le philosophe Leibniz en donnait cette définition : *« Aimer, c'est se réjouir du bonheur d'autrui »*. Et il s'en explique : *« l'amour est cet acte ou état actif de l'âme qui nous fait trouver notre plaisir dans la félicité ou la satisfaction d'autrui. Cette définition est capable de résoudre l'énigme de l'amour désintéressé, et de le distinguer des liaisons d'intérêt ou de débauche ; je me souviens que dans une conversation que j'eus il y a plusieurs années [?], cette difficulté fut agitée, et on trouva ma solution satisfaisante. Lorsqu'on aime sincèrement une personne, on n'y*

---

<sup>43</sup> Ibidem

<sup>44</sup> GMEINER (H), *Les Villages d'Enfants SOS*, SOS-Kdi, Innsbruck-Munich, 1996, 36<sup>ème</sup> édition, P.29.

*cherche pas son propre profit, ni un plaisir détaché de celui de la personne aimée, mais on cherche son plaisir dans le contentement et la félicité de cette personne. Et si cette félicité ne plaisait pas en elle-même, mais seulement à cause d'un avantage qui en résulte pour nous, ce ne serait plus un amour sincère et pur. Il faut donc qu'on trouve immédiatement du plaisir dans cette félicité, et qu'on trouve de la douleur dans le malheur de la personne aimée. Car tout ce qui fait plaisir immédiatement par lui-même, est aussi désiré pour lui-même, comme faisant (au moins en partie) le but de nos vies, et comme une chose qui entre dans notre propre félicité et nous donne de la satisfaction »<sup>45</sup>.*

Le sens de l'amour chez Hermann Gmeiner n'est pas loin de la définition qu'en donne Leibniz. En effet, selon le père-fondateur des villages d'enfants SOS, l'amour est une richesse intérieure, il est tendresse, don de soi sans condition ; il est cet élan qui nous pousse spontanément à voir dans l'autre une entité respectable. C'est cette générosité naturelle qui nous pousse à procurer au quotidien du bonheur à l'Autre surtout lorsqu'il est en situation de vulnérabilité. C'est ce sans quoi l'existence humaine perd toute signification. Pour Gmeiner, l'absence d'amour convertit le bien-être en un sentiment de malaise généralisé.

En effet, il s'en explique : *«L'amour est plus important que la perfection. Il importe peu d'activer l'éternel conflit de générations et de se reprocher réciproquement de l'avoir refusé. Il est inutile d'exiger des uns, des autres et de la société une perfection impossible pour le genre humain. Plus les crises sociales s'aiguisent, plus la tour de Babel issue de l'évolution technique menace de s'élever au-dessus de nos têtes, plus il serait important pour nous tous de redécouvrir en nous la capacité qui a fait ses preuves dans la plus grave détresse et qui est toujours en mesure de compenser notre excessive insuffisance humaine. C'est la capacité de se faire mutuellement confiance, de se soutenir réciproquement et de s'aimer les uns, les autres. En face de l'avenir dangereusement incertain, il s'agit surtout de montrer que chaque progrès dans le domaine de l'humanisation équivaut à l'effort de se*

---

<sup>45</sup> [http://www.daxcafephilo.fr/templates/daxcafephilo.php?id\\_page=29](http://www.daxcafephilo.fr/templates/daxcafephilo.php?id_page=29)

*consacrer à éloigner des uns et des autres toute idée de séparation. Car cet effort devrait être un jour le stimulateur des peines que nous nous donnons pour rendre notre monde un peu plus beau et plus riche..»<sup>46</sup>.*

Ainsi rien ne peut être placé au-dessus de l'amour du prochain qui nous permet d'accéder constamment à la reconnaissance de l'autre comme étant de la même espèce que nous et donc méritant respect, considération et solidarité. A la vérité, l'amour au sens gmeinerien du terme est avant tout cette force intérieure qui nous pousse à solidariser avec le faible. De ce point de vue, l'amour est ordonné au bien de l'autre dans tous les aspects de son être. Le faible ici, c'est l'enfant en général, c'est l'orphelin, c'est la veuve, c'est l'enfant abandonné, c'est l'enfant dont les parents sont invalides, démunis, permissifs ou démissionnaires. Le faible, c'est encore cet enfant de nos propres familles même nantis qui est sujet à des troubles de comportement et qui ne trouve pas l'écoute nécessaire en temps opportun. Témoigner de l'affection, à ces personnes, leur porter assistance et les protéger, c'est leur manifester de l'amour. Encore faut-il le rappeler, pour Hermann Gmeiner, manifester de l'amour pour le prochain, c'est faire preuve de solidarité par devoir. Hermann Gmeiner ne tarit pas de mots pour nous dire sa conception de l'amour. Tantôt il va puiser dans ses sources spirituelles, tantôt, il fait appel à la rationalité. Tout se tient chez lui lorsqu'il s'agit de réfléchir sur les conditions de réalisation de l'entente entre les humains.

Pour mieux se positionner dans sa pensée, il dit : « *Nous voulons vivre dans l'assurance et avoir part à toutes les choses agréables qui sont à notre disposition. Cependant, le prix que nous devons payer pour cela ne doit pas être la perte de l'amour qui fait de nous de véritables êtres humains, des enfants de Dieu. Le monde de demain, je crois, ne sera pas dangereux pour nous, si nous avons plus d'amour réciproque qu'aujourd'hui. Si donc une révolution doit conduire à une nouvelle ère, elle doit être la révolution de l'amour, une révolution qui brise les barrières qui nous empêchent de nous aimer mutuellement de tout cœur. Faire le bien et multiplier les*

---

<sup>46</sup> GMEINER (H), *Impressions, pensées, confessions*, Editions SOS-Kd, Munich, 1993, p. 32

*actes de bienfaisance dans le monde n'est pas en fin de compte une question de méthode, mais de l'amour compatissant et coresponsable que nous éprouvons les uns envers les autres. En lui, nous trouverons ce que nous cherchions autrefois en vain, la paix et le bonheur »<sup>47</sup>.*

Gmeiner, dans la part qu'il fait à la foi et à l'amour pour la réalisation du bien, n'a pas occulté l'importance de l'usage de la raison. Pour lui, nul ne peut prétendre réaliser le bien sans réfléchir aux conditions d'y parvenir. A la base de toute action que l'on veut efficiente, il y a une philosophie, donc la raison doit pouvoir intervenir pour le vrai Bien significatif au plan universel.

### **3.3. La raison, lumière de l'homme de Bien**

La raison est généralement considérée comme une faculté dont l'usage permet de fixer des critères de vérité et d'erreur, de discerner le bien et le mal et aussi de mettre en œuvre des moyens en vue d'une fin donnée. Elle n'est pas sans influence sur la volonté. De ce point de vue, cette faculté a plusieurs emplois : scientifique, éthique et technique. Par suite, on peut distinguer, au point de vue des normes rationnelles : la raison comme un ensemble de principes directeurs de la connaissance ou de l'action ; la raison comme un principe de création et de mise en ordre de ces principes. Rappelons au passage que le mot raison vient du latin ratio, qui désigne, en premier lieu, une mesure, un calcul, la faculté de compter ou de raisonner, une explication, une justification. Selon le dictionnaire Gaffiot, il désigne aussi les "relations commerciales", avant de prendre enfin le sens que nous lui connaissons aujourd'hui. On continue d'utiliser le terme ratio en mathématique où il signifie rapport entre deux nombres. Il s'agit donc bien du sens primordial de mesure, de comparaison.

L'homme doté de raison, de rationalité, de l'époque classique est donc celui qui possède l'art de la mesure ou plus encore l'art de faire une comparaison mesurée avec précision. Cette comparaison s'opère au moyen de l'intellect, mais davantage encore, au moyen d'instruments de mesure. Le système métrique, d'origine grecque,

---

<sup>47</sup> Ibidem

est la production la plus significative de la rationalité. Dans la mesure où la raison énonce des "normes", elle nous donne aussi des règles d'action qui régulent notre comportement. Elle nous permet ainsi de voir clairement le but que nous voulons atteindre et de mettre en œuvre des moyens adéquats. Mais elle nous donne aussi les moyens de vivre en accord avec nous-mêmes, avec les principes que nous nous sommes fixés pour conduire notre vie. En ce sens, elle nous permet de discerner les valeurs morales et leur "hiérarchie" : elle nous montre d'une part ce que nous acceptons, admirons, recherchons, et d'autre part ce que nous ne pouvons tolérer, ce que nous refusons et rejetons. C'est là sa fonction morale, assez souvent jugée discriminante. C'est grâce à la raison intuitive que Gmeiner a saisi d'une seule démarche les problèmes sociaux de son temps, en l'occurrence le danger que constitue l'abandon d'enfants et y a trouvé promptement une solution appropriée à travers la création d'un village d'Enfants SOS.

Pour Gmeiner, tout être raisonnable doit admettre qu'il est du devoir des adultes de prendre soin des enfants. Cela signifie donc que chaque parent assume ses responsabilités parentales. Et c'est en constatant cette défaillance parentale et étatique au lendemain de la deuxième guerre mondiale qu'il a laissé parler non seulement son cœur mais aussi et surtout sa raison en optant pour le sauvetage des enfants et jeunes en péril. C'est pourquoi il affirme que « *les villages d'enfants SOS sont un monde particulier dans le monde. Ils sont une expression de notre effort unissant les peuples, de guérir de la misère comme si elle était une maladie. Au-delà du monde du village d'enfants SOS, il y a le devoir d'aider les enfants à laisser derrière eux la misère et leur passé affreux, et de trouver des affiliations à la vie* »<sup>48</sup>.

Grâce à la raison, Hermann Gmeiner a réfléchi pour se faire une vision d'un monde meilleur pour les enfants, fixer une mission et des valeurs pour son organisation. Dans sa logique d'homme de Bien, il retient que l'être humain doit choisir les voies et moyens honnêtes pour atteindre ses objectifs. Pour lui tout doit se passer dans la transparence. Sa raison ne lui permet pas de se laisser aveugler par la

---

<sup>48</sup> GMEINER (H), *Impressions, pensées, confessions*, SOS-Kdi, Munich, 1993, p. 17

cupidité et les richesses de ce bas monde. Dans ce sens, il dit : «... *Je ne cherchais pas de problème là où il n'y en avait point... Je n'essayais jamais de développer le cynisme que mes congénères pratiquaient pour se tirer d'affaires dans les pires difficultés...*»<sup>49</sup>. La simplicité et la pureté d'esprit du père fondateur de SOS Villages d'Enfants sont telles qu'il ne refuse pas de se contenter de quelques amitiés superficielles, tant ses contemporains conçoivent autrement la vie, le bonheur. Voici la réflexion qu'il a menée à ce sujet : « *Certains me reprochaient d'être une personne trop calme qui oubliait continuellement de s'attacher à la chose la plus importante, c'est-à-dire au bonheur. Très peu étaient disposés à discuter avec moi des idées qui m'animaient. Et c'est ainsi que la plupart des amitiés que je liais autrefois restaient juste une affaire superficielle... Je cherchais de plus en plus un pont vers les autres. Mais je n'en trouvais pas. Je cherchais une association et je rencontrais malheureusement des gens qui fuyaient devant les problèmes qui se posaient à moi. Les dérisoires prétextes au moyen desquels ils se facilitaient apparemment la vie m'effrayaient.* »<sup>50</sup>

Ainsi vanité des vanités, tout n'est que vanité et déraison surtout lorsqu'on sait que des millions d'enfants et d'adultes sont exposés à la précarité et en meurent même au quotidien ! L'homme ne doit pas se préoccuper d'amasser pour lui seul des biens et de créer des occasions pour en gaspiller. L'homme de raison n'acceptera pas par exemple de dépenser plusieurs millions de nos francs pour des obsèques, pendant qu'à côté de lui des veuves et des orphelins sont sans abris, et sans le minimum vital. Hermann Gmeiner s'est conforté dans cette position lors de sa rencontre avec Mère Teresa. En effet, il témoigne de ce qu'il a tiré comme leçon de leur entrevue :

« *Aussi est-il fréquent dans l'Extrême-Orient de préparer de grands repas lors des grandes fêtes. Les inaugurations de nos villages d'enfants SOS ne font aucunement exception à ce constat. Alors qu'à Manille, la capitale des Philippines, lorsque la sœur Teresa procédait à l'ouverture d'une maison de sa congrégation, les*

---

<sup>49</sup> Ibid.

<sup>50</sup> Ibid.

*nombreux invités de marque n'ont reçu qu'un verre d'eau. « Devons-nous organiser des cérémonies ruineuses pendant que les pauvres meurent de faim ? », demanda-t-elle. Sa modestie et sa détermination m'ont profondément impressionné. J'essayais de la comparer avec Saint François, qui prêchait un amour indéfectible, lorsqu'une lutte impitoyable autour du pouvoir se tenait au premier plan des événements dans le monde. Je me sentais honni par elle et finalement exhorté à ne jamais surévaluer les composantes matérielles de notre travail. »<sup>51</sup>*

L'homme de Bien ne peut naturellement se sentir à l'aise dans nos sociétés où il se commet toutes sortes d'actes immoraux. Si Hermann Gmeiner a compris avec Mère Teresa que seuls les pauvres peuvent s'allier à d'autres pour aider les plus pauvres, les nantis de nos jours sont loin d'accepter résolument que des associations caritatives puissent s'appuyer avec assurance sur eux pour aider les enfants et jeunes en situation difficile. Or c'est là le vrai combat de SOS Villages d'Enfants depuis plus de soixante ans. Le plus grand bien que l'on puisse faire au genre humain, c'est d'accomplir l'humanité, c'est-à-dire éduquer les enfants à vivre en humains toute leur vie. Mais comment le fondateur des « *Societas Socialis* » en est arrivé là, si ce n'est grâce à la lumière qu'il porte en lui, à l'examen critique de la situation sociale de son temps ? En effet dans l'effervescence de sa pensée, il est parvenu à léguer à la postérité un certain nombre d'idées forces.

Ainsi pouvons-nous retenir de lui : « ... *L'éducation est un art qui en fin de compte n'est pas plus à enseigner que la tolérance et la croyance. Elle est une capacité qui provient des événements, des expériences et des démêlées avec la réalité... Nous les adultes commençons d'abord peu à peu à comprendre le rôle que nous jouons véritablement dans la vie de nos enfants. Les enfants ne sont pas seulement notre propriété, notre reflet, les héritiers de notre pouvoir et de notre possession. Ils sont les êtres nouveaux dans la grande continuité de la vie... Et ils savent que le monde est demeuré faux en amour, que l'homme en tant qu'individu n'en est pas porteur en venant dans la vie... La lumière de l'amour et de la raison est*

---

<sup>51</sup> Op ; Cit. P. 19-20

*toujours éteinte, au-dessus d'un paysage culturel dans lequel vivent des gens qui ne veulent pas le bien et qui n'aspirent pas au bien. »*<sup>52</sup>

Très contrarié par la manière dont ses concitoyens manipulaient les idées en faveur de la guerre et de toutes sortes de brimades, faisant passer le vrai pour le faux et le faux pour le vrai, il s'exclama : *« Le légitime débat intellectuel au sujet des phénomènes du temps se transformait en un cirque et s'animait tout aussi bien qu'exclusivement au niveau du système qui domine par-delà la société dans laquelle nous vivons. Il n'était pas permis de mettre en cause le bien-fondé de la guerre et celui de l'usage de la force, de dénoncer publiquement l'héroïsme mensonger qui déverse un flot de malheurs sur l'humanité, et de voir l'avenir avec pessimisme. Il n'était pas permis de demander si la guerre était une conséquence de la défaillance de la Raison ou si la Raison était défaillante partout où l'homme n'était pas prêt à tolérer des erreurs et des fautes. »*<sup>53</sup>

Comme il est aisé de le constater, ne peut épouser « faire le Bien » que la personne qui porte en elle les trois richesses essentielles que sont : la Foi, l'Amour et la Raison. Grâce à la foi, l'individu se convainc qu'il y a à l'origine du positif en l'homme et qu'il faut l'aider à l'actualiser. L'amour qu'il porte en lui, loin d'être une vaine passion, le rapproche de l'autre et l'amène à le reconnaître comme étant de la même espèce que lui et que de ce point de vue, il doit être considéré, respecté et protégé contre toute altération et toute aliénation de sa vie. Enfin la raison est cette lumière qui lui permet de ne pas se tromper de cible et d'aller vers ceux qui véritablement ont besoin de son aide pour survivre et se valoriser. Et l'homme qui réunit ces trois conditions et qui sur leur base a volé au secours des orphelins et enfants abandonnés, c'est bien celui qu'il convient d'appeler le père universel des enfants en situation difficile.

---

<sup>52</sup> Op. Cit. P.20

<sup>53</sup> Op. Cit. P. 13

## **Chapitre 4 : L'expression d'une parentalité universelle**

### **4.1. Au-delà des liens de sang**

Il est vrai que la première acception du mot père affectueusement appelé papa par les enfants, renvoie immédiatement au géniteur. C'est-à-dire celui qui, par ses œuvres a donné lieu à une conception chez la femme. Mais force est de constater que le sens de père va au-delà de cette considération. C'est ainsi qu'on peut parler de : père de famille qui n'est forcément pas le géniteur de tous les enfants vivant dans cette famille ; le père spirituel est celui qui guide sur le plan religieux ou tout simplement sur le plan de la pensée. Entre ce père et son fils ou sa fille dans la spiritualité, il y a nécessairement un contrat de confiance, de confidentialité ; le père fondateur est l'auteur, le concepteur, l'instigateur, le promoteur d'une raison sociale, par exemple une société, une association, une organisation, une œuvre, une fondation. Le père adoptif au plan juridique, accepte la responsabilité de donner son nom à un enfant qui n'est pas né de lui. Et partant de ce fait, il s'engage à assumer toute la parentalité pour cet enfant.

Mais comment Hermann Gmeiner est-il devenu le père universel des enfants en détresse ? Il y a lieu de préciser au prime abord que cet homme s'est offert volontiers pour se consacrer entièrement corps et âme aux enfants et adolescents vagabonds d'après-guerre qu'il avait vus en péril dans son environnement. Et en réaction contre ce qu'il appelait conséquence de l'inconscience des adultes ou de la déraison, il leur créa un premier village à Imst en Autriche.

Très tôt, son idée a pris et s'est répandue dans le monde entier. Des milliers d'enfants sont ainsi secourus de par l'univers grâce à lui. Il faut rappeler qu'il a choisi de ne pas fonder une famille personnelle. Pour lui, à quoi servirait-il de faire d'autres enfants alors qu'il y en a déjà suffisamment qui sont sans parents. Il a donc opté pour s'occuper de ceux-là. Ainsi passe-t-il pour le père de tous ces enfants parce qu'il a choisi d'assumer une parentalité universelle dont il a bien mesuré la portée. Mais qu'est-ce donc que la parentalité ? Pour répondre à cette interrogation, M. Lamour et

M. Barraco<sup>54</sup> proposent : « la parentalité peut se définir comme l'ensemble des réaménagements psychiques et affectifs qui permettent à des adultes de devenir parents, c'est-à-dire de répondre aux besoins de leurs enfants à trois niveaux : le corps (les soins nourriciers), la vie affective, la vie psychique. C'est un processus maturatif ». Aussi le dictionnaire critique d'action sociale, dès 1995, est-il le premier ouvrage à proposer une définition où nous pouvons lire que la parentalité « désigne d'une façon très large la fonction d'être parent, en y incluant à la fois des responsabilités juridiques telles que la loi les définit, des responsabilités morales telles que la socio-culture les impose, et des responsabilités éducatives ». Cette définition qui met l'accent sur les fonctions parentales et sur l'aspect normatif de ces dernières montre bien que le terme a quitté le champ de la clinique pour le champ de l'éducatif et des responsabilités. Dans la conception des auteurs, la parentalité n'est plus un mouvement maturatif mais un état, un statut social ouvrant à des droits et à des devoirs. C'est justement de ce point de vue que se justifie la position d'Hermann Gmeiner pour qui le conformisme gratuit n'est pas un choix à faire. En effet, il aurait pu se marier et avoir ses enfants propres à lui comme tous les hommes bien portants de son époque, mais il a préféré consacrer sa vie à assumer une paternité universelle de substitution à travers la création des Villages d'Enfants SOS. Conscient de l'importance de cette responsabilité qu'il a librement choisi d'assumer, il s'est adressé à ces jeunes en ces termes : « *Mes fils, mes filles ! Je ne suis pas votre propre père et pourtant je suis votre père. Cela veut dire entre autres choses que je me sens responsables de vous, de ce que vous êtes devenus et de ce que vous deviendrez, de vos échecs comme de vos succès, de votre réussite dans la vie, de vos défaillances et de vos défaites. Je me sens fortement attaché à vous, comme un père effectivement. Peut-être plus que certains pères ne pourraient se sentir attachés à leurs propres enfants et responsables d'eux. Car j'ai accepté cette paternité en toute connaissance*

---

<sup>54</sup> LAMOUR (M) et BARROCO (M), *Souffrances autour du berceau*. Gaëtan Morin éditeur. 1998.

*de cause. Je savais que vous auriez plus besoin de moi que les enfants de familles « normales » de leur père. Et je n'ai pas pris cette responsabilité à la légère. »<sup>55</sup>*

Bien au fait de son statut de père porteur de la loi pour ces milliers d'enfants, et pour les persuader qu'ils doivent trouver leur filiation à travers sa personne, il se fait plus précis dans ses propos : *« J'ai porté nombre d'entre vous dans mes bras pendant leur plus jeune âge et j'ai été plus tard le parrain de baptême ou de confirmation de vous enfants. Vous êtes bien plus pour moi que de vieilles connaissances. Vous avez pris place dans mon cœur, vous êtes une part de moi-même et je me réjouis de votre existence. En me consacrant à vous, j'ai trouvé l'accomplissement de ma vie. Vous savez que je suis un père sévère. Je le suis parce que je vous aime, parce que je vous sais en danger et parce qu'il est de mon devoir de vous apporter le soutien que la plupart d'entre vous ont perdu avec la disparition de leurs parents et la dissolution de leur foyer. Je voudrais que vous saisissiez la chance qui vous est donnée au Village d'Enfants SOS, que vous ne la laissiez pas échapper ni par malentendu ni par négligence. »<sup>56</sup>*

A travers cette adresse, Hermann Gmeiner a voulu prendre les dispositions utiles pour prévenir l'échec auquel pourrait conduire, l'esprit du tout fait, tout gratuit, ses enfants d'adoption. Cet esprit, reflet d'insouciance et de propension au parasitisme, il l'avait dénoncé par ailleurs lorsqu'il écrivait : *« Par exemple, la moindre amélioration de la vie des pauvres est immédiatement neutralisée par la paresse, la stupidité et l'indifférence. »<sup>57</sup>*

#### **4.2. L'invite à l'estime de soi**

Pourquoi parler d'estime de soi dans ce contexte ? Pour répondre à cette question, nous partirons du statut des enfants pris en charge dans les villages d'enfants SOS. La perte de la prise en charge parentale peut provenir de situations diverses :

---

<sup>55</sup> Op. Cit. P. 3

<sup>56</sup> Op. Cit. P. 4

<sup>57</sup> GMEINER (H), *Impressions – Pensées - Confessions*, SOS-Kinderdorf, Innsbruck-Munich, 1993, P.19.

- La disparition des deux parents sans qu'il y ait un membre de la famille élargie capable de prendre la relève des défunts auprès de l'orphelin ;
- le décès de l'un des parents sans que le second, bien que vivant, ait les moyens réels pour assurer cette prise en charge parentale à l'orphelin partiel ;
- le rejet de l'enfant par ses parents du fait des exigences et/ou tabous culturels propres à certaines localités (enfant ayant présenté le siège ou les pieds en premier à la naissance, enfant né avec des dents ; enfant ayant commencé à pousser les dents par la mâchoire supérieure ; enfant ayant poussé les cheveux dans un sens contraire à l'ordinaire ; enfant présentant quelque malformation ou handicap à la naissance, pour nous en tenir à ces exemples) ;
- L'abandon d'enfant dans un lieu public, un coin de rue, une brousse, les rigoles ou sur un tas d'immondices pour diverses raisons (enfant non désiré parce que issu d'un viol ou d'une relation incestueuse ou inconsciente, dépression mentale, pour ne citer que ces cas).

Ce qui est commun à toutes ces situations, c'est que l'enfant est victime d'une séparation subite, brutale, définitive de ses parents biologique, ce qui a des conséquences incommensurables. Le résultat, c'est un déséquilibre psycho-affectif qui peut s'approfondir si rien n'est fait pour parer au plus pressé. Dans ce jeu, il arrive bien souvent que l'individu cesse tout à coup d'être normal comme l'a reconnu Hermann Gmeiner en parlant de lui-même à ses enfants adoptifs : *« Je me souviens pourtant très bien d'avoir cessé tout à coup d'être 'normal' ». Il m'a fallu de nombreuses années après la mort de ma mère pour venir à bout du sentiment oppressant de ne pas être comme les autres. »*<sup>58</sup>

Comme on peut bien s'en douter, la mort laisse de profondes blessures dans l'esprit des orphelins. Par-là même, le destin leur a fait connaître d'amères déceptions. En effet, comment un orphelin ou un enfant abandonné peut-il donc retrouver facilement son équilibre psychologique sans passer par l'exercice du

---

<sup>58</sup> GMEINER (H), *Mes fils, mes filles*, SOS-Kinderdorf, Innsbruck-Munich, 1988, p 4

développement de l'estime de soi ? Répondre à cette question ne serait pas du tout aisé. Mais qu'est-ce donc que l'estime de soi ?

Nous ne saurions y aller sans clarifier le concept de traumatisme sous le coup duquel se trouve l'enfant en situation difficile. En effet, le traumatisme n'est pas dans « la chose » qui surgit et percute la vie de l'Autre dans sa chair et dans son esprit ; il est plutôt dans l'innommable qui pèse sur cette chose et la rend incompréhensible. Ce qui est réel, c'est que l'individu traumatisé se pose des questions comme : « qu'est-ce qui m'arrive ? », et surtout « pourquoi cela arrive-t-il à moi ? » Ce qui est également vrai, c'est que le traumatisme persiste tant que dure l'incapacité à trouver une réponse acceptable à ces questions dans la mesure où surgissent plusieurs obstacles sur le chemin de la solution. Le premier blocage naît d'un réflexe de l'entourage visant à minimiser la violence et la portée des événements vécus : « ce n'est rien ! » « Ça va passer ! » Ces mots traduisent moins un aveuglement face à la gravité des faits qu'un insupportable sentiment d'impuissance. L'entourage ne peut être que le spectateur d'une souffrance qui le dépasse ; le traumatisme naît en partie de cette incommunicabilité qui rejette alors le mal du côté de l'indicible. Le second obstacle à la mise en mots des événements vient d'un sentiment de culpabilité développé par la victime. « Pourquoi moi ? » « Qu'ai-je fait pour mériter ce sort ? »

Ainsi, l'idée que quelque chose aurait pu ou dû être fait pour éviter le drame aspire l'Être dans la spirale de la désespérance. C'est ce que Henry Maldiney a décrit sous le signe de la fonction du « *si...alors* »<sup>59</sup>. Si je n'étais pas né, alors cela ne m'arriverait pas. » De ce pas, la victime endosse la responsabilité de ce qui lui arrive. Ceci étant dit, il nous paraît à présent important de voir si cette ambiance décrite pourrait avoir une certaine influence négative sur l'image de soi chez l'orphelin ou l'enfant abandonné.

---

<sup>59</sup> MALDINEY (H), *Penser l'homme et la folie*, cité par Philippe Gaberan in *Cent mots pour être éducateur*, Erès, France, 2008, P 48.

Elles sont légion les personnes qui évitent de se regarder dans une glace ou refusent toute prise de leur vue. Ce comportement les conduit parfois à la phobie surtout lorsqu'elles fuient leur propre ombre. C'est le symptôme d'une grave souffrance psychique dès lors qu'elle est l'élément organisateur d'un moi morcelé. Tout ceci gradué nous montre, du normal au pathologique, comment se noue dans ce jeu avec l'image, le rapport au « je ».

Bien évidemment, si l'être ne se réduit pas au paraître, celui-ci demeure néanmoins un passage obligé pour accéder à la conscience de soi. Du traumatisme à l'estime de soi, il y a un intermédiaire, en l'occurrence, l'image de soi. En effet, l'être a besoin de se voir pour savoir qui il est ; il doit pouvoir se reconnaître avant de vouloir se connaître. Il existe des individus qui errent hors l'espace et le temps, et pour ainsi dire aux confins de l'humain, faute d'accéder à une représentation mentale d'eux-mêmes. Que cette image soit travestie au point de n'être qu'un masque opposé aux autres et à soi-même en dit long encore sur le rôle de l'apparence dans sa prise de distance avec la présence au monde. Le paraître n'est pas le tout de l'être mais il est ce sur quoi viennent s'adosser l'estime de soi et l'amour de soi.

L'estime de soi se définit selon Philippe Gaberan comme la valeur que l'Autre se découvre à travers le regard de son entourage. Elle est ce qui va lui permettre d'être existant après avoir été fait vivant. L'estime de soi est, dans la psychologie, un terme désignant le jugement ou l'évaluation faite d'un individu en rapport à ses propres valeurs. Lorsqu'un individu accomplit une chose qu'il pense valable, celui-ci ressent une valorisation et lorsqu'il évalue ses actions comme étant en opposition à ses valeurs, il réagit comme « baissant dans son estime ». Selon certains psychologues, l'expression est à distinguer de la *"confiance en soi"* qui, bien que liée à la première, est en rapport avec des capacités plus qu'avec des valeurs<sup>60</sup>. En fait, un individu souffrant de faible estime de lui-même, peut montrer les symptômes suivants<sup>61</sup> :

---

<sup>60</sup> LARIVEY (M), *Lettre du Psy*, Archives, Mars 2002.

<sup>61</sup> Adapté depuis J. Gill, *"Indispensable Self-Esteem"*, in *Human Development*, vol. 1, 1980.

- Autocritique lourde, créant un état habituel d'insatisfaction de soi.
- Hypersensibilité aux critiques, dont un individu se sent facilement attaqué et fait l'expérience de ressentiments permanents face aux critiques.
- Indécision chronique, souvent suite à une peur exagérée de faire une erreur.
- "Perfectionnisme", dans lequel un individu tente de faire quelque chose "parfaitement" ou sans erreur, au risque notamment de causer une frustration.

La revue d'un ensemble de théories nous a permis de constater que James (1890), Cooley (1902) et Mead (1934) ont été parmi les premiers à évoquer la notion d'estime de soi. Ainsi nous retenons à grands traits ce qui suit : pour James, « *l'estime de soi est le résultat d'un rapport entre les succès et les prétentions de l'individu dans les domaines importants de la vie. En d'autres termes, le postulat de James est que l'estime de soi est le rapport entre ce que sont réellement les humains et ce qu'ils veulent être : leur idéal de soi* »<sup>62</sup>. Certaines recherches empiriques montrent que l'estime de soi devient davantage faible au fur et à mesure qu'évolue l'écart entre le soi réel et l'idéal de soi. Cooley indique qu'autrui serait un miroir dans lequel nous nous percevons et que les jugements d'autrui sur nous seraient intériorisés et créeraient les perceptions que nous avons de nous. Mead pour sa part, postule que ce serait la moyenne de ces jugements qui serait intériorisée. Le locus de contrôle de Rotter (1966) définit l'estime de soi comme la croyance de l'individu qu'il est acteur des événements de sa vie (lieu de contrôle interne) ou victime (lieu de contrôle externe). Dans la hiérarchie des besoins de Maslow, l'estime de soi correspond à une double nécessité pour l'individu : se sentir compétent et être reconnu par autrui. Ceci nous renvoie à la théorie de la reconnaissance.

Par ailleurs, le « rang » de naissance semblerait également jouer un rôle sur l'estime de soi de l'enfant et du futur adulte : ainsi, les cadets auraient une estime de soi légèrement plus basse que les aînés mais seraient plus populaires et plus à l'aise que ces derniers en société. Les aînés, quant à eux, jouiraient d'une estime de soi

---

<sup>62</sup> JAMES (W), *Principles of psychology*, New York: Henry Holt, 1890.

légèrement plus élevée, axée sur la performance et connaîtraient, en général, une meilleure réussite scolaire. Naître dans la caste des intouchables n'encouragerait pas a priori une estime de soi importante, mais le contexte culturel modifierait aussi l'estime de soi. Selon certaines sources, la question de l'estime de soi serait à rattacher à celle de la délinquance et fournirait ainsi un champ d'action pour la contrôler. Cependant, selon d'autres, une estime de soi élevée ne serait pas nécessairement un atout : dans une étude célèbre, Baumeister, Boden et Smart, suggèrent qu'une haute estime de soi peut être corrélée à des actes de violence ou d'agression en cas de menace du concept de soi, c'est-à-dire en cas d'atteinte à l'amour-propre.

Remarquons qu'il n'existe actuellement pas de consensus sur une définition de l'estime de soi. Mais la plupart des chercheurs, malgré des divergences parfois importantes, s'entendent sur un point : l'estime de soi se mériterait. Soit qu'il s'agisse de gagner un sentiment d'appartenance en se conformant aux exigences du miroir social (Mead, 1934), soit qu'il faille atteindre un objectif particulier pour s'autoriser une fierté personnelle (Cooper Smith, 1967), soit enfin qu'il convienne de respecter des « piliers » moraux afin que la réalité récompense la vertu (Branden, 1994).

Pour jouir du privilège d'une bonne estime de soi, il faudrait donc s'ajuster à des principes extérieurs à soi. Et c'est à ce niveau que les sujets composant le groupe cible de SOS Villages d'Enfants sont confrontés, de par leurs antécédents historiques, à un sérieux problème d'adaptation scolaire et sociale. En effet, les traumatismes subis lors de leur séparation brutale d'avec leurs parents ne leur permettent pas d'opérer spontanément ce réajustement si nécessaire. Il faudrait un sérieux travail des professionnels de la prise en charge. SOS Villages d'Enfants s'y investit énormément à travers la mobilisation d'équipes pluridisciplinaires opérant entre autres la prise en charge psychosociale.

Notons qu'au plan de la rationalité, l'estime de soi suppose une évaluation du soi, considéré comme une entité stable et définie une fois pour toutes alors qu'à l'évidence, il s'agirait en réalité d'un processus, non-permanent par essence. Ainsi, si

nous échouons à un examen, nous pouvons penser que nous ne sommes pas doués pour les études mais cette conclusion subjective n'est pas nécessairement rationnelle. Un tel saut logique, erroné, aura un retentissement sur nos performances futures : puisque nous ne sommes pas doués pour les études, nous ne réussirons donc pas cet autre examen non plus, et le résultat viendra confirmer la certitude par le jeu pervers de prophéties auto-réalisatrices. Au contraire, une réussite soudaine peut enfler l'estime de soi au point de surestimer sa valeur.

Albert Ellis, fondateur de la thérapie « émotivo-cognitivo comportementale » a combattu l'idéologie de l'estime de soi, enseignant ainsi une philosophie de l'acceptation inconditionnelle de soi à l'opposé de toute mesure de la valeur d'un individu. Ellis appelle la tendance pour le moins « névrotique » des êtres humains à s'autoévaluer le « complexe de Jéhovah ». Selon lui, tout commencerait lorsqu'un individu réalise une bonne performance dans une situation donnée. En conséquence de ce premier constat, le « complexe de Jéhovah » se manifesterait et conduirait le sujet à une conclusion fallacieuse : puisqu'il a obtenu un bon résultat, il prendrait de la valeur. Ellis note cependant qu'il suffirait d'une contre-performance dans le futur pour que le « complexe de Jéhovah » se transforme rapidement en « complexe de ver de terre ».

Ellis tente de démontrer que, du point de vue philosophique, la notion de « valeur » d'un être humain n'est pas tenable. Il plaide alors pour une seule évaluation, celle des comportements. Mais, selon lui, la personne n'est pas le comportement et la stupidité d'un acte ne définit pas son auteur. Dans cette thèse, les principes de la Sémantique générale à laquelle Ellis reconnaît d'ailleurs une parenté directe avec ses propres thèses sont exposés. Certains chercheurs proposent une alternative à la « montagne russe » émotionnelle que constituerait cette évaluation interne de soi : l'arrêt pur et simple de toute évaluation au profit d'une évaluation de ses comportements et de sa satisfaction personnelle.

Hermann Gmeiner n'a pas perdu de vue combien les relations parentales de qualité influencent positivement la construction de l'estime de soi chez le jeune

enfant jusqu'à l'adolescence. Il a vécu lui-même cette expérience grâce à sa sœur aînée Elsa qui avait pris spontanément la relève de leur défunte mère alors qu'elle n'avait que seize ans et lui cinq ans. La chaleur familiale, la cohésion intrafamiliale, la volonté commune de s'en sortir ont beaucoup aidé les enfants Gmeiner à développer une bonne estime de soi. C'est pourquoi il en est arrivé à la conclusion que rien n'est plus important que de s'occuper d'un enfant.

Comme nous le rappelle Philippe Gaberan, *« l'accueil à être est une dimension fondamentale de ce qui fait l'Humain dans sa faiblesse et dans sa force. L'estime de soi inscrit l'être dans une dépendance qui invite à l'alliance de l'Autre et de Soi, en même temps qu'elle incite tous deux (l'éducateur et l'éduqué) au renoncement à l'autosatisfaction et à la toute-puissance »*. Ainsi l'éducateur doit travailler sérieusement à aider l'enfant/ jeune en général et celui déjà marqué très tôt par les vicissitudes de la vie en particulier, à développer une bonne estime de soi. En effet, celle-ci est le chemin qui conduit à l'autonomie et à la prise de responsabilité, conditions sine qua non d'une insertion sociale réussie. Mais l'estime de soi ne marche pas seule, elle a une autre compagne aussi importante qu'elle : la résilience.

### **4.3. L'exhortation à la résilience**

Nous ne pouvons aborder la question relative à la possibilité pour un individu, qui a vécu des événements douloureux dans son enfance voire à n'importe quel moment de sa vie, de s'en sortir sans évoquer la notion de résilience. En effet, la résilience peut se définir comme l'ensemble des processus qui permettent à quelqu'un de mener une existence relativement normale malgré des traumatismes importants. Le terme de résilience, encore peu connu, désigne ainsi l'aptitude à survivre à des événements particulièrement douloureux.

Mais cela est plus qu'une simple capacité de résistance, c'est également une dynamique qui permet à la personne de réagir positivement, de construire une existence relativement satisfaisante. Comme le dit si bien Boris Cyrulnik, la résilience est caractéristique d'une *« personnalité blessée mais résistante, souffrante*

*mais heureuse d'espérer quand même* »<sup>63</sup>. Chez l'individu résilient, il existe quelque chose comme un ressort invisible, fait de ressources latentes mais jusqu'alors insoupçonnées, qui lui permet de transformer l'obstacle en tremplin, la fragilité en richesse. Le résilient sait tirer avantage de toute occasion pour s'améliorer.

En bref, les écrits sur la résilience reconnaissent cependant de plus en plus le rôle de l'environnement et des systèmes avec lesquels l'enfant interagit dans son développement psychologique. Selon Boris Cyrulnik, contre la fatalité et la résignation, ce terme signifie, pour l'Autre frappé par un traumatisme, la possibilité de s'en sortir. Ainsi, la résilience fait que le traumatisme laisse une part de « sauf » dans l'individu. Le sauf, selon Jean-Luc Nancy, est ce qui demeure entier, indemne, intact. Le sauf n'est donc pas le sauvé, soustrait à la blessure ou à la souillure qui l'avait atteint, mais il est cela, chose (être animé ou inanimé), humain ou non humain, qui demeure intact hors d'atteinte. Toutefois, ce résidu d'existence laissé intact par les événements ne suffit pas pour que l'Autre s'en sorte seul.

Le tiers dans le contexte présent, c'est l'éducateur sans discrimination de genre qui d'emblée s'inscrit en relation d'aide à la personne en souffrance qui pour des raisons d'humanité a le droit d'être soutenue dans son effort de résilience. SOS villages d'Enfants est parfaitement au fait même de cette logique. Il suffit pour s'en convaincre d'analyser la structuration de son système de prise en charge. Pour cette organisation, la famille est le milieu le plus indiqué pour favoriser le développement harmonieux de l'enfant ou tout simplement de l'être humain. Bien convaincu de cette vérité, elle offre une famille de remplacement aux enfants qui ont perdu ce milieu dans ses caractéristiques fondamentales de sécurité, d'affection, d'amour et d'épanouissement. Une Mère est donc rendue disponible dans chaque famille substitutive. Cette dernière partage sa vie avec ses enfants d'adoption, les protège, les élève jusqu'à l'adolescence, étape à laquelle les jeunes sont transférés au foyer pour être suivis par groupes de huit à douze par un Educateur / Educatrice. Ce sont ces personnes qui jouent efficacement le rôle de tuteurs de résilience.

---

<sup>63</sup> CYRULNIK (B), *Un merveilleux malheur*, Odile Jacob, 1999.

Aussi ne doit-on pas se faire l'illusion que la possibilité de s'en sortir pour un individu soit un simple jeu de hasard. Elle est et doit être comprise comme le fruit d'un travail laborieux mené sous le signe de l'engagement et de l'effort conjugué des partenaires que sont l'éducateur et le sujet en éducation. Hermann Gmeiner l'a si bien compris qu'il en a fait largement mention dans différentes adresses à ses nombreux enfants d'adoption qui essaient de par le monde. En effet, il a pu écrire dans *Mes fils, mes filles*, « *Je voudrais que vous saisissez la chance qui vous est donnée au Village d'Enfants SOS, que vous ne la laissiez pas échapper ni par malentendu ni par négligence. Le destin a fait connaître d'amères déceptions à la plupart d'entre vous. Il vous a laissé de profondes blessures dans le corps et dans l'âme. Même les plus jeunes d'entre vous, ceux qui n'ont pas eu conscience de l'écroulement de leur foyer, devront apprendre à vivre avec le mal qui leur a été fait. La douleur que vous supportez, je la ressens en grande partie en moi. Car j'ai moi-même, comme vous le savez, perdu ma mère quand j'étais enfant. Aujourd'hui encore, je suis profondément marqué par l'effondrement du monde qui a été le mien. Vous savez comme moi quel changement radical cela a apporté à notre existence. Il est difficile d'en parler à d'autres... A présent, je crois savoir qu'on peut tirer beaucoup de forces d'une perte qu'on a subie. Vous aussi, dans l'épreuve que vous endurez sans l'avoir méritée, vous ne pouvez pas et ne devez pas succomber. Vous en sortirez renforcés.* »<sup>64</sup>

En définitive, on peut retenir que la Sociopédagogie SOS est fondée sur une Ecologie sociale de l'enfant à risque. Et Caroline Poirier citant en partie Bronfenbrenner, de nous dire : « *L'écologie sociale part du postulat que le développement résulte d'une interaction entre divers niveaux de systèmes qui régissent l'enfant, soit l'onto système (les caractéristiques internes de l'enfant), le microsystème (la famille), l'écosystème (la communauté) et le macro système (la culture, le système politique). Plus le système est proximal de l'enfant, plus il exerce*

---

<sup>64</sup> GMEINER (H), *Mes fils, mes filles*, Edition SOS-Kinderdorf Innsbruck – Munich, 1988, P4-5

*une influence déterminante sur celui-ci. La famille exercerait donc une action bien plus importante sur le développement de l'enfant que l'école ou la culture<sup>65</sup> ».*

En effet, Hermann Gmeiner a pris en compte ces différents facteurs en pensant son système de prise en charge grâce à ses quatre principes pédagogiques. Pour lui, le petit oiseau qui tombe du nid ne saurait survivre seul s'il ne trouvait en temps opportun les ailes et le corps protecteur d'un autre oiseau mère pour le soutenir. Et c'est par là même que se découvre le symbole du devoir de résilience. Car la résilience n'est pas l'affaire du seul individu en situation difficile, mais elle réside au cœur même de ce que nous pouvons appeler principe du partage de la responsabilité pédagogique : autant l'éducateur a le devoir de développer toutes stratégies positives possibles pour aider l'enfant/jeune en difficulté pour qu'il s'en sorte, autant ce dernier a, lui aussi, l'obligation d'accepter le soutien qui lui est apporté et de collaborer effectivement. C'est à cette condition que la résilience prend du sens et réussit.

---

<sup>65</sup> [Http://perso.wanadoo.fr/resscom/actu/semin-div/24-11-00tonsignant.htm](http://perso.wanadoo.fr/resscom/actu/semin-div/24-11-00tonsignant.htm)

**TROISIEME PARTIE :**  
**SOS VILLAGES D'ENFANTS SOUS UN**  
**JOUR NOUVEAU**

## Chapitre 5. Remarques critiques

### 5.1. Un environnement factice marginalisant

Un site de village d'enfants SOS se distingue toujours par sa localisation loin de la communauté qu'elle prétend servir. De par ses infrastructures spécifiques aux couleurs et estampilles particulières, histoire de la marque, le village donne l'image d'une étoile postée à mille lieues de la misère sociale ambiante qu'elle a vocation à soulager. L'homme de la rue passant devant un tel site sécurisé par une clôture à l'intérieur de laquelle trônent des édifices standardisés agrémentés d'espaces verts bien disciplinés de la main humaine n'y voit qu'un milieu fort étranger à la communauté tenue à distance respectable. Ce n'est progressivement que le boom démographique oblige les populations et généralement les rares nantis à s'installer aux environs du joyau.

Aussi le parc automobile aménagé à l'intérieur ainsi que la flotte de véhicules souvent luxueux qui viennent déposer les enfants de la communauté devant les écoles SOS Hermann Gmeiner font-ils avoir du village d'enfants SOS l'impression d'une entreprise riche et démarquée : « C'est "la maison des blancs" ; c'est "un milieu réservé aux enfants des riches" », entend-on dire bien souvent surtout dans les milieux de gens défavorisés.

L'installation des villages d'enfants SOS dans les pays du tiers-monde se fait généralement dans un esprit humanitaire sans trop vraiment chercher à suivre le processus pertinent qui pourrait permettre d'apporter la réponse la plus appropriée à la situation de chaque enfant dans la localité ciblée. Si l'on va chercher dans le fond les raisons subtiles du choix des sites dans certains pays, il est aisé de constater que des ambitions politiciennes, népotistes et micro régionalistes ne seraient pas totalement absentes chez les décideurs à bien des égards.

Ainsi de nombreux villages d'Enfants SOS sont-ils bâtis sans tenir compte du style architectural des localités bénéficiaires. Ce qui présente une image en dysharmonie avec le reste des habitations du milieu. Face à un tel état des choses, les populations elles-mêmes supposées améliorer leur vie à partir de ce centre de

rayonnement social ne peuvent que rester sur leur soif. Les sites de village d'enfants SOS sont munis de guérites avec l'obligation de remplir certaines formalités pour y entrer et en sortir : soit dépôt de pièce d'identité contre un badge visiteur à porter par toute personne étrangère à la maison ; soit des registres à remplir pour indiquer nom et prénoms des mères, tantes et enfants qui éprouvent le besoin de sortir momentanément, le motif de la sortie, la durée à l'extérieur, l'heure de retour. Rien de toutes ces formalités ne se passe dans une famille naturelle normale!

## 5.2. Des pratiques paradoxales

Alors que SOS Villages d'Enfants prône à l'origine que la famille biologique de l'enfant est le meilleur endroit où celui-ci puisse grandir harmonieusement et s'épanouir, est-il normal d'observer une pratique contradictoire ? En effet, il arrive bien souvent que des enfants qui en réalité dont la situation ne répond ni au principe de nécessité, ni à celui d'adéquation, se retrouvent dans les villages d'enfants SOS. Même des intellectuels bien nantis n'hésitent pas à négocier pour les leurs une prise en charge en institution alors qu'ils pouvaient bien accueillir chez ces orphelins relevant de leurs familles. En fait, c'est la culture de l'assistance d'une part et le souci de couvrir à certains égards, la capacité maximale des maisons familiales SOS d'autre part qui conduisent à un tel état des choses.

Par ailleurs, il y a lieu de noter que dans les familles naturelles, les enfants grandissent généralement auprès de leurs parents dans la maison familiale jusqu'à prendre leur autonomie. Les adolescents ne sont pas obligés à quatorze ans de se séparer de leur mère pour aller se faire encadrer systématiquement par un éducateur de jeunes. De même les jeunes filles arrivées à seize ans ne sont pas automatiquement dirigées vers un foyer où elles seront prises en charge par une éducatrice de jeunes. Or, ce sont là des pratiques instituées dans les villages d'enfants SOS.<sup>66</sup>

Pourtant Hermann Gmeiner lui-même a dit : « Sur le chemin de l'autonomie, les adolescents et adolescentes ont besoin de l'aide et du soutien d'une famille. » En

---

<sup>66</sup> Manuel pour l'organisation SOS Villages d'Enfants, Standard 5, p 37

effet, s'il reconnaît que les adolescents et adolescentes ont besoin du soutien d'une famille sur le chemin de l'autonomie, pourquoi donc les sortir de leurs familles, les séparer de leurs mères ? Pourquoi casser à ce stade les fratries alors qu'il a été retenu comme un des principes pédagogiques de base de maintenir ensemble les frères et sœurs biologiques ?

Une fille SOS qui contracte une grossesse, est systématiquement sortie de sa maison familiale SOS et perd totalement la prise en charge de l'organisation. Si c'est un garçon SOS qui engrosse une fille externe, il perd automatiquement la prise en charge au profit de l'assistance à porter à la fille engrossée qui n'en bénéficie que juste le temps que le bébé atteigne l'âge de deux ans. Ce sont là des pratiques institutionnelles qui ne collent pas aux réalités africaines dans bien des pays.

Le recrutement des mères et des tantes SOS met l'accent sur certains critères qui défient les droits de l'homme : pourquoi empêcher la femme encore en âge de procréer de mener une vie sexuelle normale ? Nombre de femmes en quête de travail rémunérateur sont obligées de mentir, abandonnant leurs propres enfants à bas âge pour aller se faire interner dans les villages d'Enfants SOS. Or, l'organisation prône la promotion d'une famille aimante procurant affection, amour et sécurité aux enfants. Ces mères SOS sont tenues de passer chaque fois un mois enfermées avant d'obtenir quatre jours de repos pour aller dans leurs propres familles. Les enfants biologiques abandonnés dans ces circonstances n'ont-ils pas besoin eux aussi de leurs mères ? Une mère qui laisse ses enfants propres pour prétendre s'occuper des enfants qui ont perdu la charge parentale de l'autre côté, peut-elle être véritablement efficace ? La suite logique n'est que le développement de comportement hypocrite chez la plupart de ces femmes et par ricochet chez les enfants pris en charge !

Une autre réalité non négligeable est le niveau de culture générale des mères et tantes recrutées aux premières heures qui pensent qu'elles sont là juste pour préparer les mets et donner à manger aux enfants internés. Si le contexte de 1949 présentait une urgence qui ne permettait pas d'exiger un niveau de culture favorisant

une exploitation correcte des documents de travail de prise en charge des enfants déjà marqués par la vie d'une manière ou d'une autre, force est de constater qu'aujourd'hui, ce genre de travail nécessite plus de compétences et de professionnalisme. Le contexte socioculturel, politique et économique du XXIème siècle en général et celui des pays en voie de développement en particulier exige davantage que l'on soit compétitif. Aucune organisation sociale, fut-elle à visée humanitaire ou de développement social, n'échappe à cette réalité. Le monde a de plus en plus besoin de gens qui ont assez de connaissances et d'intelligence pour gérer les nombreux problèmes de survie qui se posent aujourd'hui aux vivants.

Au regard des politiques, standards et directives qui fument de l'organe suprême de SOS Villages d'Enfants, des Nations Unies, de l'Unicef, pour ne citer que ces instances, l'exigence d'un niveau de culture générale et professionnelle n'est plus à démontrer. Or dans la plupart des pays du tiers-monde, les mères et les tantes SOS qui ont été à l'école jusqu'à atteindre le second cycle de l'enseignement secondaire ne sont pas légion. Il reste donc évident que les instructions souvent données pour garantir la qualité de la prise en charge ne soient pas bien appliquées parce que mal assimilées par les acteurs de base des villages d'Enfants SOS.

### **5.3. Des témoignages de produits SOS**

Des impressions recueillies auprès des participants aux programmes SOS, il est aisé de constater que tout a été présenté comme s'il n'y avait rien à reprocher aux collaborateurs SOS en termes de résultats livrés à la communauté. Nous avons pu relever dans un ouvrage récent des témoignages ci-dessous en guise de réponses à la question suivante : « *La chaleur d'un foyer pour chaque enfant* »- *Qu'est-ce que cela signifie pour vous enfants et jeunes* <sup>67</sup> ?

- « *Se sentir bien en étant protégé et en sécurité* » (Alex, 14 ans, Allemagne)
- « *Partager la maison avec des gens que l'on aime bien* » (Maruen, 13 ans, Italie)

---

<sup>67</sup> HONOLD (Ch.) et ZEINDL (G), *QUI NOUS SOMMES*, SOS Children's Villages Hermann Gmeiner Academy, 2012

- *« Mes amis. Ma famille. Etre là où je me sens bien » (Jakob, 13 ans, Autriche)*
- *« Vie. Protection. Joie. » (Valeria, 7ans, Dina, 9 ans, Vladim, 9 ans, Philip, 7 ans, Biélorussie)*
- *« Chez moi, pour moi, c'est un endroit où je reçois amour et affection et où je ressens la fraternité » (Silvâna Edneia, 13 ans, Cap-Vert)*
- *« Chez moi, c'est là où je me sens en sécurité, protégé, où je ressens l'affection et l'amour de mes frères et sœurs. C'est l'endroit où je peux exprimer mes sentiments, mon bonheur et tous mes soucis » (Ranjana, 16 ans, Népal)*
- *« Chez moi, c'est plus qu'une simple maison. Une maison, c'est un toit sur la tête alors que chez moi, c'est là que je peux résoudre mes problèmes avec ma famille, c'est là qu'on vit ensemble » (Elias, 12 ans, Ethiopie)*
- *« Chez moi- c'est l'endroit où on vit ensemble avec les gens qui nous font confiance et qui nous écoutent. Tu peux aller vers eux à tout moment, ils veulent savoir comment ça se passe pour toi. Je peux toujours aller voir ma mère, elle m'aide toujours et me donne des conseils. Chacun a sa place, les frères et sœurs peuvent vivre ensemble. Tant que l'environnement est agréable, tout se passe bien. » (Maria, 17 ans, Estonie)*
- *« Chez moi, c'est un endroit où la famille se réunit, où il y a de l'amour entre frères et sœurs, où on se respecte mutuellement et où tout le monde se rencontre avec tendresse. Chez moi, c'est comme la famille, on n'y manque de rien, on a des vêtements et on reçoit l'amour de tous ceux qui s'occupent de nous, les plus grands s'occupent des plus petits. Chez moi, c'est une maison où on vit en tant que famille, avec respect et tendresse. » (Maria Eugenia, 17 ans, Ethiopie)*
- *« Chez moi, c'est un synonyme de protection. C'est un endroit où on peut rester ensemble. Dans un foyer, il y a une mère, un père et les enfants, les fratries. Chez moi, c'est un endroit où on nous donne amour et tendresse. Il y règne toujours un climat de paix et d'affection. On s'aime tous ! » (Joyce, 10 ans, Liban)*

- *« Chez moi, c'est là où on vit avec sa propre famille. Pour moi, ma famille est chez SOS, c'est le seul endroit où je suis chez moi. » (Penina, 12 ans, Kenya)*
- *Ce qui est vraiment important, quand j'avais des problèmes, quand je commençais à m'énerver, ma grande sœur était là pour moi et m'aidait beaucoup à chaque fois. Et c'est là que j'ai compris qu'il est important d'avoir une famille pour chaque enfant parce que c'est eux que les enfants reçoivent tout le soutien, tout l'amour et l'affection dont ils ont besoin. Sans ce soutien, aucun enfant ne peut se développer correctement. Donc, ce que j'ai réussi à faire ici, c'est grâce à ma famille et je ne pense pas que j'aurais pu le faire sans l'aide des autres : mes parents, ma mère, ma grande sœur, mes frères, surtout le plus jeune. » (Devanjali, 16 ans, Inde)*
- *« Pour moi, chez moi ça veut dire me sentir bien, être heureux. Je serais très mal sans foyer. Chez moi, c'est au fond de mon cœur... Quand je rentre de l'école, j'ai envie de rentrer chez moi le plus vite possible pour revoir ma mère et ma famille. J'aime être avec ma famille, vivre avec elle. Ça fait tellement de bien ! » (Marat, 15 ans, Russie)*
- *« Pour moi, chez moi c'est un endroit où on peut passer du temps avec ses amis, où on est à l'abri de ce qu'il se passe dehors. Chez moi, c'est un endroit où je me sens bien, où il n'y a pas de combat. Ce qui est vraiment important, c'est de pouvoir avancer et de lutter pour réussir sa vie. » (Ana, 17 ans, Portugal).*

Une lecture attentive de ces réponses permet de comprendre qu'il s'agit pour les uns de ce qu'ils pensent avoir vécu au village d'Enfants SOS et pour les autres de ce qu'ils souhaitent voir se réaliser pour eux comme foyer chaleureux. Si l'on n'y prend garde, on peut penser que tout est parfait à SOS Villages d'Enfants. Mais l'organisation elle-même et son équipe de veille ne se laissent pas aller à une telle autosatisfaction. Aujourd'hui plus que jamais, la situation qui prévaut invite chaque

collaborateur SOS à se mettre dans la peau d'Hermann Gmeiner lorsqu'il avait fini de faire le tour de ses projets mis en place à travers le monde.

En effet, Hermann Gmeiner lui-même, après sa grande tournée mondiale de 1978 a laissé certaines idées précieuses qui devraient permettre à ses successeurs de rectifier le tir. En effet, nous avons lu dans divers documents les idées fortes ci-après :

*« Au cours de ces quarante dernières années, j'ai pu faire l'expérience de nombre de nos succès, j'ai parfois vu des choses à améliorer et j'ai pu constater l'engagement sans relâche de centaines de collaborateurs et amis, investis corps et âmes dans notre action. Ce qui est écrit dans ce manuel repose sur cette expérience. Vu l'expansion rapide de notre organisation, il est devenu indispensable de déterminer des lignes directrices qui définissent clairement les standards minimum de notre travail. Les dix standards décrits dans ce manuel reflètent à la fois les bonnes pratiques, les expériences et les réflexions de collaborateurs du monde entier. Les écrits ne se suffisent pas à eux-mêmes, il faut leur donner vie, avec humanité et enthousiasme, en cherchant sans cesse à améliorer notre action au profit des enfants »<sup>68</sup>.*

Ce passage nous permet de nous rendre compte que les autorités au plus haut niveau de l'organisation reconnaissent que tout n'est pas à la perfection et qu'il y a encore des choses à améliorer. Le paragraphe suivant le confirme davantage :

*« Nos enfants doivent apprendre à compter sur eux-mêmes au sein de la société. Pour y parvenir, nous ne devons pas les surprotéger, ni chercher à les submerger d'un amour envahissant ou de trop de confort matériel. Nous devons essayer d'aider chaque enfant, sans jamais renoncer, mais avec certaines limites et en gardant en permanence à l'esprit et dans notre cœur les réalités de chaque société. Parfois, le fait de donner un peu moins peut aider l'enfant à mieux apprendre et à vivre comme un membre à part entière de sa communauté »<sup>69</sup>.*

---

<sup>68</sup> In préface du manuel pour l'organisation SOS Villages d'Enfants, Février 2004.

<sup>69</sup> Ibidem

Ce paragraphe montre l'évaluation objective du travail de SOS Villages d'Enfants à travers le monde. Les bénéficiaires sans conteste ont reconnu dans un premier temps le bien que les mères SOS et les autres collaborateurs ont pu leur faire. Mais ils regrettent cependant de n'avoir pas eu avec ces soignants dévoués l'occasion de faire l'expérience de la vie réelle qui assurément n'est pas faite que de plaisir et de facilité. Cela leur rend l'insertion socioprofessionnelle difficile, une fois mis en autonomie. Nul doute qu'à ce niveau, le bien réalisé par l'organisation SOS Villages d'Enfants présente une image comme celle de la fiente de margouillat : le "clair-sombre" (substance blanchâtre et substance noirâtre composent une seule et même fiente). C'est en d'autres termes le "mi-figue, mi-raisin," signe d'un résultat mitigé.

Une prise de conscience de ce résultat a conduit la superstructure de l'organisation à initier la politique du programme pour insuffler une nouvelle dynamique de fonctionnement aux différents projets en cours à travers le monde. De quoi retourne-t-elle donc, cette politique du programme ?

## **Chapitre 6 : La Politique du programme et son futur**

### **6.1. Le nécessaire retour aux racines**

La philosophie du fondateur des villages d'enfants SOS se trouve condensée dans le credo de l'organisation qu'il a mis en place. Ce credo qu'on peut appeler carte d'identité ou manifeste de l'organisation SOS Villages d'Enfants est intitulé « QUI NOUS SOMMES » et s'articule en quatre points fondamentaux : Racines, Vision, Mission, Valeurs.

Aussi convient-il de rappeler que le village d'enfants SOS a été initialement créé pour apporter à la situation de chaque enfant la réponse la plus appropriée. Mais dans le feu de l'action, des déviations ont été observées et ont biaisé logiquement les résultats attendus. C'est pourquoi à un moment donné, la prise de conscience intervenue chez les collaborateurs SOS au plus haut niveau a conduit à interroger à nouveau l'histoire de cette organisation. A l'origine donc étaient quatre pierres angulaires consistant en une démarche en quatre étapes :

- ❖ Hermann Gmeiner et ses amis ont observé le **contexte** d'après-guerre : les rues étaient jonchées de décombres de maisons bombardées et désertes ; les familles étaient disloquées ; les enfants et adolescents étaient abandonnés à eux-mêmes ; de nombreuses femmes s'étaient retrouvées seules ; c'était un climat de désolation.
- ❖ Hermann Gmeiner et son groupe ont fait **une évaluation** de cette situation et ont trouvé que la seule réponse existante à cette époque était l'utilisation de grands internats sans figure d'attachement réel pour les tout-petits.
- ❖ Hermann Gmeiner et son équipe ont fait **l'inventaire des ressources locales disponibles** et ont pu trouver qu'il y avait le terrain, les personnes, une idée originale, l'engagement.
- ❖ Hermann Gmeiner et ses amis ont procédé à **l'analyse de la situation de chaque enfant** et ont décidé d'agir dans **l'intérêt supérieur** de chaque enfant.

C'est dire en fait qu'aucun projet SOS ne devrait se mettre en place nulle part sans ces quatre étapes essentielles. Or l'installation de la plupart des villages d'enfants SOS à travers le monde n'a plus suivi rigoureusement ce cheminement. Nous n'en voulons pour preuve que le cas du Bénin. Dans la réalité, les pays bénéficiaires ont fait face pendant plusieurs décennies au "copié collé" du schéma standardisé d'un environnement bâti. Le «modèle Imst" a bien fonctionné, et bientôt des offres similaires ont été créées en Autriche. D'autres pays suivirent. Comme ce modèle a si bien fonctionné, lentement l'approche contextualisée (les gens de la communauté comme les initiateurs, l'appropriation locale, les ressources locales, etc.) a cédé la place à la standardisation du «modèle» qui devint peu à peu une institution **«intouchable»** où la norme consiste en la mise en place de dix - onze - douze voire quinze maisons, très souvent sur un terrain offert, dans des paysages magnifiques, accompagné par «le package» école maternelle, maison de tantes, école primaire et

centre médical. Lentement, cette approche contextualisée de "communauté de familles" va céder la place à une «institutionnalisation» où l'évaluation des besoins et des ressources vient de plus en plus de l'extérieur et où des solutions locales et contextualisées n'ont pas été étudiées suffisamment et n'ont pas été perçues comme utiles à mener.

Par ailleurs, la situation des enfants a changé. Moins d'enfants placés dans un village d'enfants SOS par les services sociaux sont des orphelins complets sans famille élargie. Au contraire, ils sont issus de familles ayant d'autres défis. Ces enfants n'ont finalement pas besoin de nouvelles familles, mais d'un espace sûr et d'un environnement chaleureux. Le besoin de reconnaître les familles d'origines des enfants et de travailler avec elles devient une nécessité. Les cadres juridiques ont également changé au fil des décennies. De nombreuses législations nationales ne permettent pas de placements à long terme, bien plus, elles exigent des évaluations annuelles de placement. Ces législations exigent une réponse à court et moyen termes pour les enfants qui ont perdu des soins parentaux. Telles sont depuis peu, les raisons fondamentales qui ont obligé SOS Villages d'Enfants à réviser son approche de travail.

## **6.2. La politique du programme SOS Villages d'Enfants**

Il s'agit d'un document élaboré conformément aux Racines, à la Vision, à la Mission et aux Valeurs de l'organisation SOS Villages d'Enfants ; il y a été pris en compte le contenu de la Convention Internationale relative aux Droits de l'Enfant. Son élaboration a été le fruit d'un processus de développement consultatif où la participation et le feedback des Associations Nationales ainsi que le point de vue des enfants et des jeunes ont été pris en compte. Le document issu de ce processus porte en clair la déclaration de politique de l'organisation SOS Villages d'Enfants et indique ce qu'elle souhaite obtenir désormais comme résultat de ses interventions :

*« SOS Villages d'Enfants se concentre sur le développement de l'enfant pour que ce dernier devienne un membre indépendant qui participe à la société. La*

*meilleure façon pour un enfant de développer entièrement son potentiel est de grandir dans un environnement familial affectueux. Reconnaisant le rôle de l'enfant au cours de son propre développement ainsi que le rôle de sa famille, de sa communauté, de l'Etat et des autres fournisseurs de services, nous collaborons avec toutes les parties prenantes concernées pour trouver la réponse la plus appropriée à la situation des enfants qui risquent de perdre la prise en charge parentale et ceux qui l'ont déjà perdue. Sur la base de la **situation spécifique** et **l'intérêt supérieur de l'enfant**, des interventions sont développées et les mesures correspondantes sont mises en œuvre. Avec les autres parties prenantes, nous bâtissons sur les ressources, initiatives et capacités existantes, et les renforçons si cela s'avère **nécessaire**. De cette manière, nous répondons par des interventions pertinentes en utilisant les ressources disponibles de la meilleure façon possible tout en ayant un grand impact sur la situation des enfants de notre groupe cible<sup>70</sup> ».*

Un examen minutieux de ce passage permet de constater que des changements significatifs sont voulus et annoncés publiquement. L'accent est désormais plus mis sur le développement de l'enfant mais en s'appuyant sur le rôle à jouer par les différentes parties prenantes à commencer par l'enfant lui-même, sa famille, sa communauté jusqu'à l'Etat. Il est perçu clairement que SOS Villages d'Enfants ne veut plus se comporter en simple généreux qui dépense sans compter pour la survie plus que pour le développement humain durable. Cette organisation veut désormais concentrer ses efforts pour atteindre des résultats à grand impact. C'est pourquoi on note depuis 2010 (Abomey-Calavi) et 2011(Dassa-Zoumè et Natitingou) sur chaque site SOS du Bénin par exemple, les changements ci-après :

- ✓ L'approche centrée sur les institutions (maisons familiales SOS, foyers de jeunes SOS, écoles SOS, centres sociaux SOS, centres médicaux SOS, etc.) a cédé place à une approche orientée vers les programmes (programme familles d'origine, programme familles SOS, éducation,

---

<sup>70</sup> La politique du programme SOS Villages d'Enfants, 8 mai 2009, p 2.

santé), en plaçant les besoins de développement et les droits de l'enfant au centre de la structure programme ;

- ✓ Les programmes mis en place sont appuyés par deux services à savoir : le service psychosocial (qui joue un rôle déterminant dans le recrutement des participants aux différents programmes) et le service administratif et financier ;
- ✓ Chaque programme / service est confié à un coordonnateur qui rend compte au Directeur de programme (DP) en tant que première autorité du site ;
- ✓ Le développement d'un plaidoyer plus offensif que par le passé ;
- ✓ De nouvelles initiatives pour la collecte de fonds au plan local ;
- ✓ L'unicité du budget programme pour tout le site impliquant un seul ordonnateur de budget ;
- ✓ La présence d'un assistant / d'une assistante du directeur de programme.

En guise de résumé, nous dirons que l'organisation SOS Villages d'Enfants apporte à travers sa politique du programme une réponse qui s'exprime en termes de :

- ✚ Services directs de base opérés à travers le soutien aux enfants selon leurs besoins ;
- ✚ Renforcement des capacités comme soutien aux familles et aux communautés ;
- ✚ Plaidoyer pour améliorer la politique et la pratique en faveur des enfants ;
- ✚ Education comprenant l'éducation formelle, non-formelle et informelle ;
- ✚ Santé à travers la prise en charge médicale préventive, curative et le soutien psychosocial.

Au total, la politique du programme SOS Villages d'Enfants est une politique centrale servant de champ d'application aux autres politiques en vigueur dans cette organisation. Aussi est-elle porteuse d'une réforme structurelle et stratégique qui

favorise une meilleure maîtrise des coûts à travers la gestion efficiente des ressources et la conjugaison harmonieuse des compétences en place.

### **6.3. Vers la coopération au développement**

Après l'évaluation des quatre premières décennies de vie des villages d'enfants SOS, Hermann Gmeiner et ses collaborateurs ont pris la pleine mesure des forces et faiblesses de ce grand projet à travers le monde entier. Aussi ont-ils compris qu'à partir des années quatre-vingts, l'heure n'est plus à se confiner dans l'humanitaire voire l'aide au développement. Ils ont plutôt eu la ferme conviction que leur organisation doit revoir sa vision et son approche, puis s'engager résolument dans la logique de la coopération au développement. Que faut-il donc comprendre par-là ?

SOS Villages d'Enfants cesse d'être l'organisation qui donne simplement du poisson sans apprendre aux concernés comment pêcher du poisson. Elle se veut être désormais « un expert reconnu dans le discours professionnel et un partenaire recherché dans le domaine de la consolidation des familles et de l'encadrement alternatif »<sup>71</sup>. Pour elle, il n'est plus question seulement de réduire les conditions d'une vie à quelques composantes comme le revenu ou l'accès à l'éducation, les soins de santé, comme ce fut le cas dans l'ère de l'aide au développement. Mais il s'agit plutôt et surtout à compter de cet instant, de se demander dans tous les cas, comment les enfants, leurs parents, leurs familles et leurs communautés peuvent organiser leur vie sur la base de leurs besoins en vue de la rendre digne. Pour ce faire, SOS Villages d'Enfants entend poursuivre une approche plus large, voire globale sur deux niveaux :

- Saisir avec et pour les personnes concernées les possibilités qui se présentent objectivement pour la conception d'une vie qui a un sens ;
- Faire prendre conscience aux personnes concernées des possibilités objectives et les développer sur place avec elles.

---

<sup>71</sup>HONOLD (Ch.) et ZEINDL (G), *QUI NOUS SOMMES*, SOS Children's Villages Hermann Gmeiner Academy, 2012

Ceci implique la simplification de l'accès aux opportunités et moyens disponibles aux concernés en vue de les leur rendre organisables. En d'autres termes, il est question de coopérer avec les personnes concernées pour donner un sens à leur vie et de remettre en question l'automatisme souvent reproduit, à savoir, considérer l'aspiration à un meilleur revenu comme « source de satisfaction et de bonheur ». Il s'agit ici d'une approche complexe défendue même par des personnalités comme le Prix Nobel Amartya Sen dont nous citons l'une des idées centrales :

*« Souvent, les problèmes urgents de répartition et de justice qui se posent aux personnes qui vivent dans des Etats nationaux sont de nos jours des problèmes internationaux dont la solution efficace requiert une communication mondiale et des efforts communs. (...) Si nous voulons survivre en tant que genre et planète, il faudra réfléchir sur le bien-être et l'équité au niveau mondial. »<sup>72</sup>*

La politique du programme de SOS Villages d'Enfants a été fortement inspirée de telles idées que le travail sur le terrain change d'orientation depuis un moment. Par exemple, un rapport sur l'Egypte confirme le nouvel engagement de SOS Villages d'Enfants sur le chemin de la coopération au développement. Dans ce cadre, nous citons ce passage :

*« Le développement des systèmes sociaux dans lesquels vivent les êtres humains fait surtout partie de l'histoire culturelle, c'est le résultats de nos efforts d'accorder une attention et un soin particuliers à notre vie commune dans une société. Le développement de l'humanité dépend de ces efforts et des contributions que chacun de nous accomplit pour rendre notre monde plus sain, plus juste et plus pacifique. En raison de son imperfection, l'être humain vit dans une crise permanente. Mais il est capable de surmonter cette crise pas à pas. Il est capable de gagner une vue approfondie de la structures et des fonctions de la vie sociale et de changer son comportement selon les conclusions tirées. Ceux qui ne pensent pas de cette façon manquent d'humanisme et de réalisme. Penser réaliste, ce n'est en fin de compte pas la résignation face à l'insuffisance humaine, mais la détermination à*

---

<sup>72</sup> Ibid.

*engager l'action contre la misère matérielle et intellectuelle de notre époque. Les insultes que nous nous disons ne rendent pas plus humains, ni les attentes toujours plus ambitieuses que nous découvrons ou les machineries sophistiquées que nous mettons en marche pour les satisfaire. Nous devenons plus humains dans la mesure où nous réussissons à nous respecter et aimer, à nous entraider pour résoudre les difficultés urgentes de notre vie commune.*

*SOS Villages d'Enfants est une contribution modeste au développement social de notre époque.*

*Les grandes crises contemporaines ont fait basculer la structure familiale traditionnelle. L'enfant délaissé est le triste produit de l'inquiétude de l'être humain face à la mécanisation extrême et la prospérité, mais aussi à la guerre, la faim et la misère. Ces enfants sont pris en charge par SOS Villages d'Enfants. »<sup>73</sup>*

Comme il est aisé de le constater, Hermann Gmeiner n'est pas un théoricien spécialiste des élucubrations spéculatives. Il est beaucoup plus porté à agir. Il est pragmatique et son pragmatisme est bel et bien orienté vers le développement. Car, mettre en place une structure organisationnelle active qui travaille au développement harmonieux de l'homme futur, c'est garantir très tôt le développement de toute la société humaine dans toutes ses dimensions.

Aussi devons-nous retenir que sa théorie du bien, relève essentiellement de celle de la reconnaissance. Permettre à des enfants marginalisés de se reconnaître de l'espèce humaine et favoriser en même temps leur reconnaissance par la communauté humaine ne relève point d'une sinécure, mais d'un combat magnanime sui generis. Il en est convaincu et a pris toutes les dispositions pour favoriser la pérennisation de sa philosophie pratique dans le temps et l'espace.

De son vivant, Hermann Gmeiner prêtait beaucoup attention aux inquiétudes de ses enfants. En effet, nombreux sont ceux qui se demandaient ce qu'ils seraient devenus sans les Villages d'Enfants SOS. Mais il les apaisait en même temps qu'il les invitait à la prise de conscience de leurs responsabilités sociales : « *Les Villages*

---

<sup>73</sup> Ibid.

*d'Enfants SOS ont fait pour vous ce que la société doit faire pour ses enfants orphelins et abandonnés. ... Et le mieux qu'on puisse faire est de remplacer le foyer parental que l'enfant a perdu ou qui lui fait défaut. ... »<sup>74</sup>*

Gmeiner n'a pas manqué d'attirer l'attention de tout le monde sur l'importance de la parentalité responsable. Il a mené de profondes réflexions sur la nécessité pour chaque adulte de se comporter en parent aimant, empathique pour les enfants en général et pour ceux qui ont connu le malheur de perdre les leurs en particulier. Il se veut rassurant et ouvert aux critiques constructives lorsqu'il dit : « *Naturellement, on peut discuter des différentes manières d'assurer l'éducation familiale des enfants sans parents. Il y aura toujours moyen de réviser ou d'améliorer le mode de vie au sein des Villages d'Enfants SOS. Mais leur principe fondamental, celui de l'éducation familiale, n'a plus besoin d'être remis en question. Car une éducation inspirée de l'éducation familiale apporte la solution la plus naturelle au problème de la prise en charge des enfants isolés* »<sup>75</sup>.

Pour Gmeiner, les débats sur les méthodes ne signifient pas grand-chose. Les théories perfectionnistes ne font que retarder les bonnes actions. « *Les méthodes pédagogiques à recommander aux adultes qui veulent prendre ces enfants sous leur protection ne viennent qu'après. Ce qui importe avant tout, c'est leur présence, le cœur qu'il mettent à prendre soin des enfants qui leur sont confiés* »<sup>76</sup>. Ainsi retrouve-t-il Kant pour qui l'amour est l'éternel fondement de l'éducation.

Gmeiner n'est pas le genre d'intellectuel à s'enliser dans les envolées spéculatives. Son humilité et sa modestie l'ont conduit à faire cet aveu : « *Bien souvent on m'a reproché d'avoir simplifié à outrance le problème de l'éducation des enfants sans parents et abandonnés... Certes, je conçois les choses simplement. Mais une vision simple des choses vous permet d'agir rapidement pendant que d'autres en*

---

<sup>74</sup> GMEINER (H), *Mes fils, mes filles*, Edition SOS-Kinderdorf, Innsbruck-Munich, 1988, P. 10

<sup>75</sup> Ibid.

<sup>76</sup> Ibid.

*sont encore à discuter* »<sup>77</sup>. C'est en cela qu'il faut reconnaître sa position d'humaniste pragmatique parce qu'il n'est pas homme à perdre le temps dans des élucubrations.

Au final, où se trouve donc le mérite de Gmeiner ?

Le mérite de Gmeiner se situe dans le fait qu'il a pensé simplement le Bien et a montré la voie de le réaliser de façon pragmatique. En effet, il a mis en place une organisation et y a pris toutes les dispositions nécessaires pour assurer la remise en humanité des enfants et adolescents qui étaient comme voués à la perdition. Aussi a-t-il prévenu que *« Les enfants des Villages d'Enfants SOS doivent être élevés dans leur propre religion et selon leurs propres coutumes, mais aussi dans un esprit de tolérance et de respect mutuel. Ils doivent chercher à vaincre la haine qui sépare les hommes et trouver la voie de la confiance et de l'union. Ils doivent surtout apprendre à lutter contre la misère par eux-mêmes, pour leur propre bien et celui de leur pays* »<sup>78</sup>.

De même, a-t-il mis les jeunes SOS en garde contre toute attitude attentiste reflet de "l'esprit du tout fait" en leur disant dans une adresse ultime: *« Vous aussi, mes fils, mes filles, vous devez faire face à la réalité. N'essayez pas de vous dérober ! Vous n'y gagnerez rien à vous soustraire aux obligations sociales...Ce que vous devenez ou ce que vous faites de votre existence dépend de la manière dont vous affrontez la réalité* »<sup>79</sup>.

Au regard de tout ce qui précède, pourrions-nous nous empêcher de reconnaître en Gmeiner un humaniste pragmatique, un philosophe du social, un promoteur du développement humain durable ?

---

<sup>77</sup> Ibid.

<sup>78</sup> Ibid.

<sup>79</sup> Ibid.

## CONCLUSION

La théorie d'Hermann Gmeiner est fort simple : « Tous les enfants du monde sont nos enfants ». Et chaque enfant a le droit d'avoir au moins un parent pour s'occuper de lui en vue de lui assurer une prise en charge de qualité. Dans son entendement, il est préférable que la mère survive pour jouer ce rôle très important. En effet, selon lui la mère est plus apte à comprendre l'enfant dans les moindres détails et à lui prodiguer les soins dont il a besoin pour grandir harmonieusement. Autrement, la perte du père même non souhaitée est plus supportable que celle de la mère. La personne maternelle est pleine de sens et nécessaire pour la survie de l'enfant. Car la mère est, comme le dit si bien Hermann Gmeiner, le cœur du monde, l'arche qui contient la famille, la voile protectrice de la maison, c'est-à-dire du foyer. L'enfant qui perd sa mère est comparable à un oisillon qui tombe de son nid. C'est pourquoi le fondateur des villages d'enfants SOS a construit son système de prise en charge sur le modèle familial avec les quatre principes : la mère, la fratrie, la maison et le village. Pour Hermann Gmeiner, l'amour est plus important que la perfection en ce qui concerne la prise en charge familiale. Et il nous le rappelle en ces termes « *Plus il est difficile de vivre dans notre monde tourné vers les compétences et les techniques, plus nous devons donner d'amour et de soin aux enfants* »<sup>80</sup>. En élaborant sa théorie, Hermann Gmeiner est convaincu que la paix sociale dont notre monde a besoin n'est possible qu'en faisant le Bien. Et pour lui, faire le Bien, c'est avant tout s'occuper correctement de l'enfant avec amour, respect et surtout en l'impliquant effectivement dans les prises de décision qui le concernent et en tenant

---

<sup>80</sup> GMEINER (H), *Impressions – Pensées – Confessions*, SOS-Kinderdorf, Innsbruck-Munich, 1993, P52.

compte de son **INTERET SUPERIEUR**. Ainsi, sera-t-il placé dans le cadre nécessaire pour bâtir son propre avenir. L'expérience vécue dans sa propre famille l'a beaucoup édifié dans le développement d'une telle vision. « *Souvent, on passe si près du but qu'on ne le voit pas. Pourtant, il n'est pas difficile de faire le Bien* »<sup>81</sup>, a-t-il affirmé à la suite de Kant qui déjà au XVIIIe siècle avait dit qu'il est pourtant possible de faire le Bien. En fait, lorsqu'on s'occupe bien de l'enfance, on évite à la société de se confronter à un moment donné, aux problèmes graves générés par l'abandon d'enfants et l'absence d'éducation.

Ce dont chacun doit se convaincre est qu'une enfance et une jeunesse bien gérées constituent les garanties fondamentales d'une société de paix et de développement intégral. En effet, Hermann Gmeiner a fondé son action sur sa foi dans le développement humain durable. Car c'est le futur adulte, s'il est bien construit, qui construira bien la société dont il sera membre gestionnaire.

Fortement ancré dans cette conviction, Hermann Gmeiner a volé au secours des nombreux enfants et adolescents qui erraient dans les rues, tendant à sombrer dans la délinquance. Il ne s'est pas préoccupé de fonder personnellement une famille nucléaire. Pour lui, les enfants dont les parents ont d'une manière ou d'une autre démissionné, ont le droit d'être pris en charge. Il s'est donc choisi cette mission et avec la collaboration de quelques amis de cœur et de raison comme lui, a fondé en 1949 le premier village d'enfants SOS à Imst en Autriche. Cette œuvre ayant fait tache d'huile de par le monde, sa personne ne peut qu'être perçue comme un Messie pour ces enfants en situation difficile. Fidèle à sa logique selon laquelle la sécurisation de la société passe par celle de l'enfance et de l'adolescence, il a milité et agi pour la sauvegarde des droits de l'enfant. Ce qui a favorisé d'un certain point de vue le développement harmonieux de l'être humain gage de la paix sociale. Ainsi est-il identifiable à un Apôtre de la paix sociale. Toujours dans son élan d'homme de bien a-t-il souligné l'importance de la qualité de l'éducation : « ... *Combien nombreux sont les enseignants qui expliquent soigneusement à leurs élèves ce en quoi*

---

<sup>81</sup> Ibid..

*les gens des différentes races et des divers peuples se différencient les uns des autres, et qui cependant perdent de vue ce en quoi ils ressemblent les uns aux autres ? Ainsi la paix en fin de compte est une question d'éducation. Je voudrais dire même qu'une éducation qui n'éduque pas pour la paix, ne peut pas être une bonne éducation »<sup>82</sup>. Il dira pour terminer : « Finalement, tout notre travail pour les enfants abandonnés doit être considéré comme une contribution à la paix »<sup>83</sup>.*

En mettant l'accent sur l'intérêt supérieur de l'enfant, futur homme, son éducation à l'humain, il a fait de son œuvre toute une élaboration qui jusqu'aujourd'hui se trouve sous-tendue par des politiques bien pensées par la superstructure de l'organisation qu'il a mise en place avant de disparaître. Ainsi est-il promoteur du développement humain durable. Au total, Hermann Gmeiner fils de paysans pauvres, a donné l'exemple que c'est le pauvre qui est le plus habilité à comprendre les pauvres et à agir pour soulager leurs misères. Il l'a démontré grâce à son humilité, son amour pour le prochain, sa foi en l'homme, son courage et au sommet de tout par la Raison qui lui a permis de bien apprécier les situations sociales. Sans vouloir se proclamer philosophe, il a pensé, agi et vécu pour le développement d'une action sociale efficiente : il est parti de peu pour sauver des enfants en voie de perdition. Nous l'avons montré tout le long de cette étude et c'est ce qui nous a permis de reconnaître cet homme simple, modeste comme un Philosophe pragmatique du développement humain et social.

Puissent son œuvre et son exemple inspirer d'âge en âge les gestionnaires de nos sociétés afin qu'ils placent toujours en premier lieu le respect des droits de l'enfant, de la femme et de l'homme ! Ce faisant, ils ne feront qu'améliorer le sort des sociétés humaines futures et créer ainsi un monde meilleur pour les enfants.

---

<sup>82</sup> GMEINER (H), Impressions, Pensées, Confessions, 1<sup>ère</sup> Edition 1993, SOS-Kdi, P28

<sup>83</sup> SOS Villages d'Enfants International, Hermann-Gmeiner-Str. 51 A-6020 Innsbruck – Autriche

# RÉFÉRENCES

## BIBLIOGRAPHIQUES

### I. OUVRAGES CONSULTÉS ET EXPLOITÉS

CYRULNIK (B), *Un merveilleux malheur*, Odile Jacob, 1999.

DENIS (Ph.), *Les enfants aussi ont une histoire. Travail de mémoire et résilience au temps du sida*, préf. B. Cyrulnik, coll. Questions d'enfance, Paris, Karthala, 2007, 218 pages.

DOLTO (F.), *Tout est langage*, Gallimard, 1994, 285 pages.

DUBOIS (J.), *Larousse de la langue française Lexis*, Librairie Larousse, 1979, 2109 pages.

EINSTEIN (A), *La théorie de la relativité restreinte et générale*, Gauthier-Villars. 1921.

FERRY (L.), *Apprendre à vivre, Traité de philosophie à l'usage des jeunes générations*, Plon, 2006, 322 pages.

FISCHBACH (F.), *Manifeste pour une philosophie sociale*, La Découverte, Paris, 2009, 170 pages.

GABERAN (Ph.), *Cent mots pour être éducateur : Dictionnaire pratique quotidien*, Erès, 2007, 160 pages.

GINESTE (Y.), PELISSIER (J.), *Humanitude*, Armand Colin, Nouvelle Edition, Paris, 2011, 320 pages.

GMEINER (H.), *Eindrücke – Gedanken – Bekenntnisse*, SOS-Kinderdorf-Verlag-München, Rauchdruck, 8, Auflage, Autriche, 1993, 110 pages.

- GMEINER (H.), *Impressions – Pensées - Confessions*, SOS-Kinderdorf, Innsbruck-Munich, Imprimé en Autriche, 8<sup>ème</sup> Edition, 1993, Traduction J. AZAGBA, 2009, 52 pages.
- GMEINER (H.), *Les villages d'Enfants SOS*, SOS-Kinderdorf, Innsbruck-Munich, 36<sup>ème</sup> Edition, 1996, 132 pages.
- GMEINER (H.), *Mes fils, mes filles*, SOS-Kinderdorf Innsbruck-Munich, 1988, 33 pages.
- GOMEZ-MULLER (A.), *Chemins d'Aristote*, Le Félin, Paris, 2005, 238 pages.
- GRAND SEMINAIRE LOUIS PARISOT, *Chemins d'espérance : Le pouvoir politique au service du bien commun*, Tchavédji, Décembre 2010, 76 pages.
- GRANGER (G - G.), *La Raison, que sais-je ?*, PUF, 8<sup>ème</sup> Edition, 1984, 128 pages.
- GRANGER (G-G), *Théorie et expérience*, in *Philosopher*, Fayard
- GRAWITZ (M.), *Lexique des sciences sociales*, Dalloz, Paris, 2004, 421 pages.
- GROBLI (Z.), *L'art-thérapie et la résolution des conflits*, L'Harmattan, France, 2005, 210 pages
- GURVITCH (G.), *Ecrits Allemands-II, Philosophie du droit, Philosophie sociale et phénoménologie*, L'Harmattan, France, 2005, 380 pages.
- HONNETH (A), *La société du mépris, vers une nouvelle théorie critique*, La Découverte, Paris, 2006.
- HONOLD (Ch.), ZEINDL (G.), *Qui nous sommes*, SOS Children's Villages Hermann Gmeiner Academy, 2012, 183 pages.
- JANKELEVITCH (V.), *Le paradoxe de la morale*, Seuil, 1981, 190 pages.
- JANKELEVITCH (V.), *L'imprescriptible Pardonner ? Dans l'honneur et la dignité*, Seuil, 1986, 103 pages.
- KANT (E), *Critique de la raison pratique*, Alquié Ferdinand, Leçons sur Kant, Paris, CDU les cours de Sorbonne, 1963.

KI-ZERBO (J.), *Eduquer ou périr*, l'Harmattan, Paris, 1990, 123 pages.

LALANDE (A.), *Vocabulaire technique et critique de la philosophie 1-2*, QUADRIGE/PUF, 1999, 1331pages.

LAMOUR (M) et BARROCO (M), *Souffrances autour du berceau*, Gaëtan Morin éditeur, 1998.

LARIVEY (M), *Lettre du Psy*, Archives, Mars 2002.

LE BLANC (G.), *Que faire de notre vulnérabilité ?*, Bayard, 2011, 216 pages.

LEGENDRE (R.), *Dictionnaire actuel de l'Education*, 3ème Edition, Guérin Montréal, 2005, 1555 pages.

LENA (M.), *L'esprit de l'éducation*, Parole et Silence, France, 2007, 273 pages.

LEVINAS (E.), *Altérité et transcendance*, Biblio essais, Fata Morgana, 1995, 190 pages.

LEVINAS (E.), *Entre nous, Essais sur le penser - à - l'autre*, Grasset et Fasquelle, 1991, 256 pages.

LEVI-STRAUSS (C.), *La pensée sauvage*, Brodard et Taupin, Pocket, Paris, 1990, 350 pages.

MAGGIORI (J.), *A la rencontre des philosophes. 100 chroniques de Libération*, Bordas, France, 2005, 869 pages.

MAILLARD (A.), *Sauver l'avenir : L'homme post-moderne doit-il être chrétien ?*, La Pensée Universelle, Paris, 1991, 426 pages.

MALDINEY (H), *Penser l'homme et la folie in Philippe Gaberan, Cent mots pour être éducateur*, Erès, France, 2008,

MARANDOLA (M.), LEFEBVRE-DECAUDIN (G.), *Le déclic libérateur, la prise de conscience, enquête et récits*, JC Lattès, Paris, 2007, 283 pages.

PLATON, *Apologie de Socrate*, 3è édition corrigée, Flammarion, Paris, 2005.

SOS VILLAGES D'ENFANTS INTERNATIONAL, *Document de Politique d'inclusion des enfants handicapés*, SOS-Kinderdorf International Hermann Gmeiner Straße 51, Innsbruck, 2008, 9 pages.

SOS VILLAGES D'ENFANTS INTERNATIONAL, La Politique d'Education formelle, SOS-Kinderdorf International Hermann Gmeiner Straße 51, Innsbruck, 2008, 10 pages.

SOS VILLAGES D'ENFANTS INTERNATIONAL, Politique de lutte contre le VIH/ SIDA, 2008, 7pages.

SOS VILLAGES D'ENFANTS INTERNATIONAL, La Politique de protection de l'enfant, SOS-Kinderdorf International, Hermann-Gmeiner-Str. 51, Innsbruck, 2008, 12 pages.

SOS VILLAGES D'ENFANTS INTERNATIONAL, La Politique du Programme SOS Villages d'Enfants, SOS-Kinderdorf International, Hermann-Gmeiner-Str. 51, Innsbruck, Austria, 2009, 12 pages.

SOS VILLAGES D'ENFANTS INTERNATIONAL, Lignes directrices relatives à la protection de remplacement pour les enfants, Document cadre des Nations Unies, Innsbruck, Autriche, 2010, 32 pages.

SOS VILLAGES D'ENFANTS INTERNATIONAL, Manuel pour l'Organisation SOS Villages d'Enfants, SOS-KDI, Innsbruck, 2004, 87 pages.

SOS VILLAGES D'ENFANTS INTERNATIONAL, Pour une prise en charge de qualité, Le droit de chaque enfant à des relations protectrices et positives, Innsbruck, Autriche, 2010, 28 pages.

SOS VILLAGES D'ENFANTS INTERNATIONAL, Créer un monde dans lequel chaque enfant peut se développer, La vision de SOS Villages d'Enfants pour le programme de développement post-2015, Juin 2013, 8 pages.

## **II. AUTRES OUVRAGES CONSULTÉS**

ACADEMIE HERMAN GMEINER, *L'homme sujet ou l'homme au cœur du sujet*, SOSKinderdorfforum, Edition N° 32/2006, 34 pages.

AGOSSOU (J. M.), *L'Amour du pouvoir et le Pouvoir de l'amour : Approche herméneutique pour une paix durable*, IND, BNB, 2011, 76 pages.

ALAIN, *Propos sur le bonheur*, Gallimard, 1928, 217 pages.

AMNESTY INTERNATIONAL, *Connaissez la Charte africaine des droits de l'homme et des peuples*, Amnesty International Publications, 1991, 68 pages.

BACUS (A.), *Le livre de bord de votre enfant de 1 jour à 3 ans, Les grandes étapes de l'éveil et de l'épanouissement*, Marabout, 3 sept. 1997, 398 pages.

BERRY BRAZELTON (T.), GREENSPAN (S.I.), *Ce dont chaque enfant a besoin*, Marabout, 2007, 350 pages.

BERTAULD (A.), *De la Philosophie sociale*, Elibron Classics, 2006, 171pages.

BONNET (Y.), *Les 9 Fondamentaux de l'éducation*, Petite Renaissance, France, 2007, 539 pages.

BRENIFIER (O.), COCLES (J.), MILLION (I.), *La Raison et le Sensible*, Nathan, France, 2001, 127 pages.

BRUGERE (F.), *L'Ethique du « Care », Que sais-je ?*, PUF, Paris, 2011, 128 pages.

MINISTERE DE LA FAMILLE ET DE LA SOLIDARITE NATIONALE, *Code des Personnes et de la Famille, Loi N° 2002-07 du 24 Août*, Cotonou, Edition 2008, 226 pages.

MINISTERE DE LA JUSTICE, DE LA LEGISLATION ET DES DROITS DE L'HOMME, *Textes législatifs et conventionnels*, Cotonou, Edition 2007, 650 pages.

MINISTERE DE LA SANTE PUBLIQUE, *Guide pour la prise en charge des enfants exposés et infectés par le VIH/SIDA*, PNLs, ONUSIDA, OMS, UNICEF, Mai 2007, 150 pages.

MUCCHIELLI (R.), *La personnalité de l'enfant : Son édification de la naissance à la fin de l'adolescence*, Les Editions Sociales Françaises, France, 1964, 197 pages.

NIETZSCHE, *La Généalogie de la Morale*, Les Intégrales de Philo/Nathan, France, 1987, 240 pages.

NIETZSCHE, *Par-delà bien et mal*, Flammarion, Paris, 2000, 390 pages.

NOUHOUAYI (A.J.), *Valeurs animales de la civilisation*, Flamboyant, Cotonou, 1996, 223 pages.

POCHE (F.), *Blessures intimes, blessures sociales, de la plainte à la solidarité*, La nuit surveillée, Cerf, Paris, 2008, 173 pages.

RAFFIN (F.), MORFAUX (L.M.), *La Pratique et les Fins*, Armand Colin, Paris, 1977, 215 pages.

ROUSSEAU (J.-J.), *Du Contrat social*, Gallimard, 1964, 540 pages.

RUSS (J.), *Dictionnaire de Philosophie : les concepts, les philosophes, 1850 citations*, Bordas, Paris, 1991, 384 pages.

WESTWATER (J.), *Abandonnée !*, France Loisirs, 2006, 349 pages.

WORMS (F.), *Soin et politique*, PUF Paris, 2012, 50 pages.

### III. REFERENCES WEBOGRAPHIQUES

- ✓ *Charte africaine des droits et du bien-être de l'enfant, Adoptée par la vingt-sixième Conférence des chefs d'Etat et de gouvernement de l'OUA. Addis - Abeba (Ethiopie), juillet 1990, 36 pages, <http://www.africancourt.org/fr/.pdf>*
- ✓ *Convention Internationale relative aux Droits de l'Enfant (C I D E), 20 Novembre 1989, <http://www.humanium.org/fr/convention/>.*
- ✓ *Déclaration Universelle des Droits de l'Homme, 10 Décembre 1948, <http://www.un.org/fr/documents/udhr/>.*
- ✓ *<Http://perso.wanadoo.fr/resscom/actu/semin-div/24-11-00tonsignant.htm>.*
- ✓ *[http://www.daxcafephilo.fr/templates/daxcafephilo.php?id\\_page=29](http://www.daxcafephilo.fr/templates/daxcafephilo.php?id_page=29).*
- ✓ *<fr.wikipedia.org/wiki/Humanisme>.*

# TABLE DES MATIÈRES

LIBELLE	PAGES
<b>Sommaire</b> .....	<b>2</b>
<b>Résumé</b> .....	<b>6</b>
<b>Abstract</b> .....	<b>7</b>
<b>Introduction</b> .....	<b>8</b>
<b>PREMIERE PARTIE : Vie de Gmeiner et clarification terminologique</b>	<b>12</b>
<b>Chapitre 1 : Un homme, une histoire</b> .....	<b>13</b>
1.1 Un pur produit de la paysannerie du Vorarlberg.....	13
1.2 La prise de conscience .....	17
1.3 Un précurseur de la philosophie de l’humanité.....	23
<b>Chapitre 2: Clarification terminologique</b> .....	<b>33</b>
2.1 De l’idée de bien.....	33
2.2 Le concept de théorie.....	36
2.3 Qu’est-ce que la philosophie sociale?.....	38
<b>DEUXIEME PARTIE : La pensée de Gmeiner</b> .....	<b>42</b>
<b>Chapitre 3: Les fondements du bien chez Gmeiner</b> .....	<b>43</b>
<b>3.1</b> La foi, source première du bien.....	<b>43</b>
<b>3.2</b> L’amour, trame du bien.....	<b>47</b>
<b>3.3</b> La raison, lumière de l’homme de bien.....	<b>50</b>
<b>Chapitre 4: L’expression d’une parentalité universelle</b> .....	<b>55</b>
<b>4.1</b> Au-delà des liens de sang.....	<b>55</b>
<b>4.2</b> L’invite à l’estime de soi.....	<b>57</b>
<b>4.3</b> L’exhortation à la résilience.....	<b>64</b>

<b>TROISIEME PARTIE : SOS Villages d’Enfants sous un jour nouveau</b>	<b>68</b>
<b>Chapitre 5 : Remarques critiques.....</b>	<b>69</b>
5.1 Un environnement factice Marginalisant.....	69
5.2. Des pratiques paradoxales.....	70
5.3. Des témoignages de produits SOS.....	72
<b>Chapitre 6 : La politique du programme et son futur.....</b>	<b>76</b>
6.1. Le nécessaire retour aux racines.....	76
6.2. La politique du programme SOS Villages d’Enfants.....	78
6.3. Vers la coopération au développement.....	81
<b>Conclusion.....</b>	<b>86</b>
<b>Références bibliographiques .....</b>	<b>89</b>
<b>Table des matières .....</b>	<b>95</b>